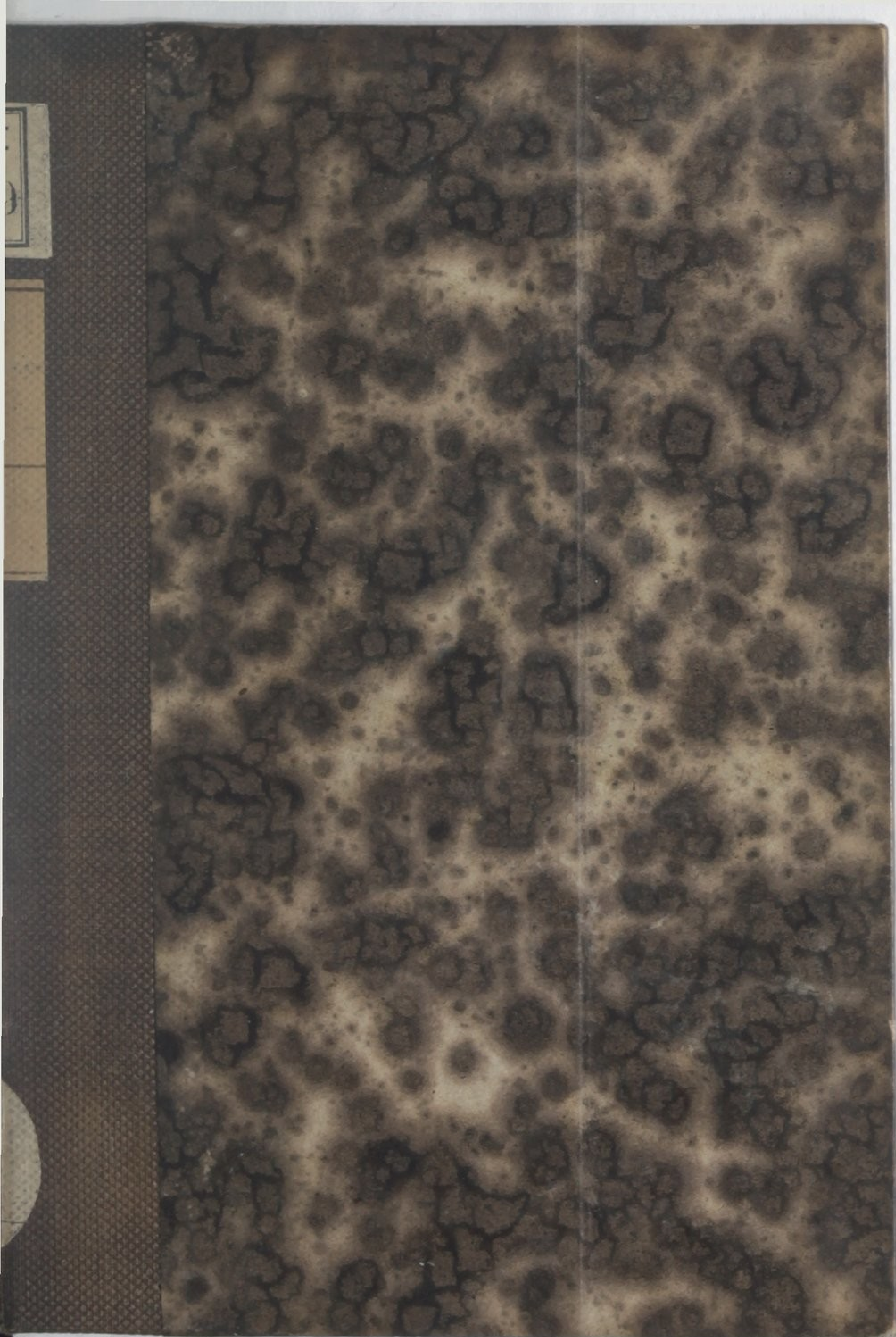
Madame Gil Blas, souvenirs et aventures d'une femme de notre temps,... par Paul Féval



MADAME GIL BLAS.





MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES

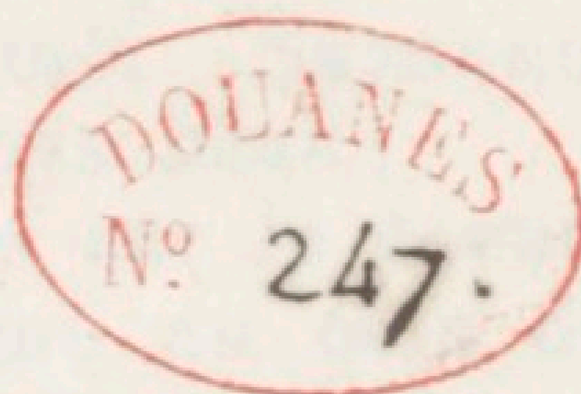
D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS.

Rédigés d'après ses Notes et Manuscrits

par

PAUL FÉVAL.





8.

BERLIN.
F. SCHNEIDER & Cie.
U. D. LINDEN 19.
1856

CHAPITRE XVIII.

Où l'on commence à dîner.

Bonnin passa une grande partie de cette journée auprès de sa femme. Celle-ci, heureuse et et radieuse, me disait:

— Ce que c'est que la toilette!... De m'avoir vue c'te nuit si brillante, le voilà empressé autour de moi comme dans les premiers temps de notre mariage.... Ah! j'ai bien vieilli, moi, Suzanne, mais mon chéri de Marc est toujours beau!

Le chéri de Marc en avait gros sur le coeur. Je surpris plus d'une fois une larme au coin de son oeil.

C'était un singulier être. Il aimait sa femme; j'ai connu bien des honnêtes gens plus mauvais maris que lui.

Il devait pourtant perdre ce dernier fleuron de sa couronne d'innocence. Quand on a une fois le pied dans le mal, il est rarement permis de garder sain un petit coin de son coeur. Le mal gagne comme ces larges taches d'huile qui s'éten-

dent, qui s'étendent toujours, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus, dans la pièce d'étoffe malade, un seul brin de fil qui ne soit souillé.

Bonnin dit à Stéphanie:

— Nous avons un dîner d'affaireu.... j'ai besoin de Suzanneu.

— Que ne suis-je assez savante pour la remplacer! murmura Stéphanie.

Bonnin la baisa au front. Il était très ému. Je ne crois pas, cependant, qu'il eût en ce moment l'intention arrêté d'abandonner sa femme.

Il sentait seulement la mine creusée sous ses pas et la possibilité d'une séparation.

Bonnin était capable de tout, excepté de donner à sa *bicheu blancheu* le baiser de Judas.

Dès qu'il fut dehors, son émotion se calma, car nous l'entendîmes chanter dans l'antichambre.

— A-t-il une jolie voix! me dit Stéphanie. Ah! Suzanne! vous êtes bien heureuse d'être toujours près de lui!

En nous quittant, Marc Bonnin se rendit près de son frère Stanislas. Il lui ordonna de se mettre aux huîtres vers cinq heures et demie, et d'en ouvrir vingt-cinq douzaines.

— Ça *m'anuie*! lui répondit Stanislas.

Alors Bonnin eut la perfidie de lui caresser le menton en disant:

— Si je suis content de toi, clam'pin, demain soir nous dînerons ensembleu.

— Ensembleu! répéta Stanislas ébloui, toi et moi, mon frèreu!

— Je veux faireu quelque choseu pour toi, re-

prit Bonnin; tu as de la capacité, estupideu que tu es!... Je veux te mettre à l'écoleu.

Le pauvre grand garçon s'essuya les yeux pour tout de bon.

— Ah! mon frèreu! s'écria-t-il; toi qui as du crédit... ce que j'aimerais, c'est uneu placeu de gardien dans un passageu!... Jamais de pluie!... et les peintreu vous font votreu portait gratisseu!

Bonnin lui promit son appui auprès du gouvernement, et Stanislas, rendu à l'espoir, s'écria:

— Tâcheu que ce soit le passageu du Saumon!

A sept heures sonnantes, on se mit à table dans la grande salle à manger de l'hôtel. Nous étions treize. Ce nombre menaçant jeta d'abord quelque tristesse dans l'honorable assemblée, car ces messieurs sont en général imbus de superstition et gardent leur incrédulité pour Dieu seul. Mais les huîtres et le sauterne chassèrent cette brume, et bientôt la plus aimable gaîté régna parmi les convives.

Je m'étais placée, malgré le galant archiviste, qui voulait m'avoir près de lui, entre Bonnin, président du festin, et M. Souillard-Chamelot, gérant de la Constantine (ambroisie des familles).

C'était un jeune escroc, très bien élevé et du meilleur ton.

Presque tous nos convives étaient gérans ou tout au moins caissiers des entreprises dont l'ensemble formait la société des spéculateurs réunis, dont Marc Bonnin de la Forest lui-même était le directeur.

Il y avait là M. Clément Lorgé, des Lampes sidérales; M. Godefroy Laramure, des Caves cosmopolites; M. Anicet Piston, caissier du Vélocipède, roulage très accéléré, dont les attelages ne marchaient jamais qu'au galop; M. Tancrède tout court, administrateur des distilleries flamandes; M. Wenceslas Malinski, Polonais, ancien prince, co-gérant du Bitume volcanique; le vieux général Moricel; le vicomte de Rochambeau, ce centralisateur intelligent de la braise, et bien d'autres.

Quelques-uns d'entre eux portaient des décorations étrangères.

Il ne faut pas croire que ces gens fussent grossiers. Sauf Constantin Legrand de Viefboys, qui, en sa qualité de savant, tirait sur le satyre, les autres ne dépassèrent pas les bornes les plus innocentes de la plaisanterie.

Quant à Bonnin, vous savez qu'il ne plaisantait même pas.

C'était un ange, au point de vue des moeurs.

Vers huit heures, on était à point. Le bordeaux circulait. Les domestiques furent renvoyés après que le dessert eut été mis sur la table pêle-mêle avec le second service.

Constantin Legrand de Viefboys, nommé sommelier en chef par la confiance générale, avait auprès de lui une table où les bouteilles étaient rangées.

— Mes amis, mes chers amis, s'écria cet homme maigre, ancien archiviste paléographe, nous allons donc nous séparer! nous allons donc quitter Paris, centre de la civilisation et des lumières! nous allons donc!...

— Nous allons passer au Bourgogne, interrompit Godefroy Laramure, et je vous prie de croire qu'il n'y a pas là une seule bouteille prise aux Caves cosmopolites...

— Il ne manquerait plus de cela! dit le Polonais, qui visait au mot.

J'ai connu des gens bien fatigans parmi ces généreuses victimes du despotisme. Mon sexe m'empêche d'avoir des opinions politiques; mais si j'avais en main les destinées de l'Europe, comme je rétablirais bien vite le royaume de Pologne pour y fourrer tous les Polonais!

Bonnin buvait peu. Le peu qu'il buvait augmentait ses dispositions à l'apostolat. Il voulut prendre la parole.

— Mes bons enfans, dit-il d'un ton d'onctueuse solennité, avant de nous dire adieu peut-être pour jamais...

— Il est capable, interrompit l'archiviste, de nous proposer la croix de son ordre!

Positivement, Constantin Legrand de Viefboys avait deviné. Bonnin venait de tirer de sa poche une petite boîte qui contenait une douzaine de croix.

— Mes bons enfans... voulut-il dire.

— A bas Bonnin! crièrent douze voix unanimes.

Et Souillart-Chamelot, mon joli voisin de droite, ajouta d'un ton d'amertume profonde:

— C'est ainsi qu'en partant il nous fait ses adieux!

Depuis quelque temps, Marc Bonnin avait vu

sa suprématie cruellement méconnue. Il n'y avait pas d'outrage qu'il n'eût subi de la part de ses pairs. Mais on ne s'était pas encore avisé de vilipender l'ordre de la Régénération, fondé avec l'autorisation *espécialeu* du président de la République de l'Uruguay.

C'était là le talon d'Achille.

Bonnin se redressa. Son oeil à facettes brilla comme en ses beaux jours.

— Ah! clam'pins que vous êteu! s'écria-t-il; vous ne voulez pas de ma marchandiseu!... Je vous prédis, moi, Marqueu Bonnin, que vous allez tous faire le plongeon dès que je ne vous soutiendrai plus sur l'eau... aussi vrai que nous sommeu treize à tableu! Je vous ai pris nuds commeu des véreu.... Je veux apprendre avant six mois que vous êtes tous sur la pailleu.... Savez-vous pourquoi nous faisons la culbuteu? C'est que j'ai été trop bon avec vous.... Soyez tranquilleu! si jamais vous me retombez sous la main, je vous mènerai à coups de pied, et je ferai votreu fortuneu... Souvenez-vous seulement que c'est Marqueu Bonnin qui vous a appris ce que c'est qu'un million.... Marqueu Bonnin est uneu bêteu, vous l'avez dit, et vous avez bié raison.... une bêteu de ne vous avoir pas mis le talon dessus!... mais on apprend tous les jours quelque choseu en vieillissant.... Marqueu Bonnin a là (il montrait son crâne étroit) de quoi faire cent fois... deux cents fois sa fortuneu!... et vous viendrez tous, depuis le premier jusqu'au dernier, lui demander l'aumôneu!

Il y avait du vrai dans ce discours qui fit quelque impression.

Chacun eut la conscience d'avoir été ingrat envers cet auguste Bilboquet,' dont le bagou, absurde mais éclatant, avait un instant ébloui la place de Paris.

Quelques voix s'élevèrent pour réclamer les décorations.

— Ne fût-ce, dit tout bas l'archiviste, que pour les mettre au Mont-de-Piété.

Mais Bonnin replongea la boîte au fond de sa poche en disant avec fierté:

— Vous n'ann êteu plus digneu!

— Le fait est, repartit Souillard-Chamelot, que le patron a des qualités; voyons, soyons juste!... nous l'avons trop ahuri, cet homme!... Moi, je crois à son étoile... Si jamais je dégringole tout-à-fait et qu'il devienne riche, je le respecte assez pour mettre encore une fois mes deux mains dans sa caisse jusqu'au coude!

— Moi aussi, moi aussi! s'écria-t-on de toutes parts.

Puis Clément Lorgé, des Lampes sidérales, proposa de clore l'incident par un toast solennel en l'honneur du patron. La colère de celui-ci ne tint pas contre ce retour de sympathie. Il se leva, fit le tour de la table et donna l'accolade à chacun des capitaines de son armée.

— Et vers quelles contrées, demanda l'archiviste, allez-vous diriger vos pas?

— J'ai une affaireu de trenteu millions de francs à New-York, répondit Bonnin sans hésiter.

— J'en suis, si vous voulez! s'écria Constantin Legrand.

Et tous les autres pour la seconde fois:

— Moi aussi! moi aussi!

Bonnin les regarda d'un air paternel.

— Mes enfans, leur dit-il, je suis prêt à vous pardonner, mais il vous faut uneu leçon... Volez de vos propres aileu pendant quelque temps... je le désireu... Dans six mois, venez me voir en Amériqueu, si cela vous plaît... je ferai quelque choseu pour vous.

On insista. Il fut inflexible.

Alors je pus voir quelle étrange influence cet homme avait, au fond, sur tous ses compagnons. Il était connu pour mentir à la journée, et cependant, sur sa simple affirmation, tous les convives regrettaient cette affaire de trente millions, comme s'ils eussent eu les preuves authentiques de son existence.

Du reste, j'ai remarqué que ces malheureux passent positivement leur vie à s'entre-tromper et à s'entre-croire.

On dirait que l'imposture entretient chez eux la crédulité.

Il fallut deux ou trois tournées de bourgogne pour vaincre la tristesse qui s'emparait de l'assemblée. — On venait de perdre trente millions; c'est dur. Mais on l'avait bien mérité!

— Ah ça! dit mon joli voisin qui avait un si vilain nom, M. Souillard-Chamelot, nous savons où va Bonnin: à New-York; mais les autres... Il faut pourtant que nous nous donnions nos adresses.

— Moi, répondit Constantin Legrand, je n'irai pas à Strasbourg, voilà tout ce que je puis dire.

— Moi, je n'irai ni à Nantes ni à Angers, ajouta Clément Lorgé; je suis mal vu dans ces deux préfectures.

Godefroy Laramure pouvait choisir entre toutes les cités de l'univers, excepté Londres, capitale des Trois-Royaumes.

Anicet Piston dédaignait le séjour de Marseille.

Winceslas Malinski avait de la répugnance pour une quinzaine de nos villes principales, où il avait laissé pourtant, à son dire, de grandes et honorables sympathies.

Enfin, le jeune Tancrède tout court gardait rancune à Rouen, son lieu de naissance.

Ils étaient tous ainsi dans le même cas. Ils savaient surtout les endroits où ils ne voulaient point aller.

Et les endroits où ils ne voulaient point aller étaient toujours ceux où ils avaient été.

Le galant archiviste me suivait sans cesse du coin de l'oeil.

— Et vous, charmante Suzanne? me demanda-t-il.

Je bus un bon verre de vin et je répondis:

— Moi je suis brûlée un peu partout.

— Déjà! s'écria-t-on en me regardant de toutes parts avec bienveillance.

— Vous êtes un bijou d'enfant, me dit Souillard.

Et Bonnin ajouta:

— Elle a de la capacité!

— Quand je vais avoir ma part, repris-je, je me choisirai un mari...

— Parmi nous? interrogea Constantin dont l'oeil flambait.

— Peut-être... si quelqu'un de vous me convient... et si je conviens à ce quelqu'un là.

— Ravissante! ravissante! tel fut le cri général.

— Je m'offre! dit sérieusement l'archiviste; de la main droite, cette fois...

— Merci, répondis-je; la main n'y fait rien... c'est le talent.

— La capacité, rectifia Bonnin sentencieusement, il faut de la capacité.

— Pour pouvoir faire un choix, continuai-je, je serais bien aise de savoir pourquoi vous êtes exilé de Strasbourg, vous, monsieur Constantin, pourquoi M. Lorgé ne veut plus habiter ni Angers ni Nantes; pourquoi M. Laramure craint le séjour de Londres, M. Tancrède celui de Rouen, M. Piston celui de Marseille...

— Nos petites histoires, en un mot? dit Souillard-Chamelot.

— Oui, vos petites histoires.

CHAPITRE XIX.

Où ces messieurs racontent leurs fredaines.

C'est surtout ici, lecteur, que je vais être au-dessous de mon glorieux modèle.

Au lieu de ces beaux récits de la caverne de Gil-Blas, au lieu de ces confidences si pleines de

moralité que le capitaine Rolando et ses compagnons échangèrent pour l'édification de leur jeune prisonnier, je n'ai, moi, à vous raconter que de pâles filouteries.

Tout ce que je puis dire pour excuser mes bandits civilisés, c'est qu'ils s'exécutèrent de bonne grâce.

Marc Bonnin fut mis hors de cause: chacun savait son histoire.

Ce fut Godefroy Laramure (des Caves cosmopolites) qui commença. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la tournure grave et discrète. On l'aurait pris pour un magistrat, sans son air un peu trop prude.

— Je suis né en Angleterre, dit-il, de parens français. Mon père, négociant honorable, avait été obligé de quitter la France pour des chagrins que lui faisaient ses créanciers. Mon enfance n'offre rien de remarquable, si ce n'est mon goût pour les hommes utiles et respectables qui sont chargés de garder les trottoirs de Londres: les policemen.

Mon père mourut de sa dernière faillite, qui était, je crois, la douzième: il ne voulut pas aller jusqu'au treizain.

Ma mère l'avait précédé dans la tombe.

J'avais vingt ans, mais la gravité sévère de mes moeurs me faisait paraître plus âgé. Quand j'eus mangé le peu de guinées que mon père avait mis en réserve lors de sa suprême banqueroute, je dus chercher un moyen d'exister honorablement et bien.

Je savais qu'à Londres les jeunes gens se perdent facilement, et j'avais horreur du vice.

Mon admiration pour les policemen m'avait porté à faire dans la ville de longues promenades, où je les suivais de loin pas à pas, cherchant à prendre leur belle tournure et observant leur conduite à l'égard des malheureux qui ne rougissent pas de mettre habituellement la main dans la poche d'autrui.

Voyez-vous, c'est merveilleux! Jamais d'embarras, jamais de bruit. J'ai vu une fois un policemen du Strand emmener trois *pick-pocket* à Mary-le-Bone. Vous eussiez dit trois membres du Parlement, tant il les accompagnait avec respect.

Du reste, il faut le dire, les *pick-pockets* de Londres sont presque tous gens bien couverts et de bonne compagnie. Les relations avec eux sont charmantes.

Je résolus d'en avoir, et de très suivies.

La brigade de sûreté de Londres, composée d'un très petit nombre de sergens qui ne sortent jamais qu'en bourgeois, est logée dans Scotland-Yard. Ces sergens sont des hommes d'importance, réputés dans tout le Royaume-Uni pour leurs bonnes moeurs et leur habileté.

Le signe de leurs fonctions est une médaille à l'effigie de la reine, qu'ils n'exhibent que dans les grandes occasions.

Je fus un an à cultiver la connaissance de l'un d'eux, John Cleaver, esq., avant de pouvoir lui *faire* sa médaille.

Quand je l'eus, j'éprouvai cette joie du solli-

citeur ambitieux qui vient enfin d'obtenir l'emploi longtemps demandé.

J'allai me loger dans Poultry, non loin de la Banque d'Angleterre. C'est un quartier bourgeois, où les explorateurs de poches abondent. Je fréquentai leurs tavernes, je pris langue, et, un beau jour, je rassemblai les plus adroits d'entre eux chez Wery, le restaurateur français.

On y dîne horriblement, mais cela coûte très cher. Les Anglais aiment mieux dîner cher que dîner bien.

J'ai dit les plus adroits: il ne me fallait que ceux-là.

Au milieu du dîner, j'exhibai ma médaille. Ces messieurs l'adorèrent en silence.

— Gentlemen, leur dis-je, — les émolumens de ma place de sergent ne me suffisent pas.... J'ai résolu de faire ma fortune honnêtement.... J'ai fondé une assurance, à votre usage spécial, contre les accidens de police.

Ils me serrèrent la main sans mot dire.

— Vous aurez à me remettre, continuai-je, — vous et ceux que je vais vous nommer, 5 livres par mois ... Moyennant cette faible prime, je vous permets d'exploiter Londres dans tous les sens, — avec prudence pourtant, et je vous garantis contre toute chance de désagrémens.

J'avais fait une liste de trente noms, ce qui me donnait cent cinquante livres par mois, ou 1,800 livres par an; c'est à dire une cinquantaine de mille francs, avec les petits cadeaux. Ils acceptèrent.

Cela suffisait à mes goûts tranquilles. Bien entendu que je ne m'occupais pas du tout de mes assurés qui savaient fort bien se garer eux-mêmes. Seulement, cela leur donnait de l'aplomb, et ils ne perdaient pas leur argent.

Mon commerce dura dix ans, — les plus belles années de ma vie!

Un jour, un assuré nouveau que j'avais eu la faiblesse d'accepter, se fit prendre à l'office de Saint-Paul. Le lendemain, ses amis vinrent me prier de le faire mettre sur-le-champ en liberté, parce qu'il avait des affaires pressées.

Je répondis:

— C'est tout simple. Dans une heure, il respirera l'air pur de la liberté.

Je me dirigeai sur-le-champ vers la prison, mais, faisant un crochet en chemin, je gagnai London-Bridge, et me glissai dans le paquebot qui partait pour Boulogne.

Ce n'est pas la police de Londres que je crains. Ce sont les *picks-pockets*. Ces gentlemen ont fait serment de me crucifier. Il me peinerait de charger leur conscience de ce crime.

La Ramure se tut. On trouva l'aventure assez piquante, et le ton modeste du narrateur fut approuvé. Bonnin lui dit qu'il avait de la capacité.

— Ce fut aussi par un abus de pouvoir, dit Tancrède, tout court, jeune Antony chevelu et barbu, que j'entrai dans la carrière.. Connaissez-vous Rouen, ma ville natale? C'est la perle de la France.... Que de merveilles! Saint-Ouen,

la cathédrale, le Palais-de-Justice!... J'irai quelque nuit revoir toutes ces splendeurs au clair de la lune... Mais je ne séjournerai pas.

Messieurs, Rouen est la patrie de Corneille... Je vous parle de ce grand tragique parce que mon affaire eut lieu devant le Théâtre-Français.

Il y a là un marché. Et que de beaux légumes on apporte journellement à ce marché! Les artichauds et les salsifis sont surtout remarquablement gros dans la capitale de la Normandie.

Mon oncle ne faisait jamais faillite. Plût à Dieu qu'il eût possédé ce talent!

Loin de faire faillite, il payait tout comptant et n'eût pas acheté une côtelette ou une livre de petits pois sans mettre l'argent sur le comptoir du marchand.

Qu'arrivait-il? Quand mon oncle manquait d'argent, ce qui était la règle confirmée, hélas! par de trop rares exceptions, nous n'avions ni côtelettes ni rien de ce qui peut y suppléer.

Mon appétit était bon. Quand je traversais le marché, mes yeux et mon odorat étaient violemment sollicités par une foule d'objets nécessaires à la vie qui étaient pour moi presque l'inconnu.

Un dimanche matin, que je m'éveillais avec l'appétit d'un homme qui n'a point soupé, ma tante me dit:

— Prends une bonne poignée de pain bénit, si tu peux, à la grand'messe, car il n'y a rien ici pour le déjeuner.

C'était triste. En traversant le marché pour

gagner la paroisse, je m'arrêtai devant les étalages. Je fis mon choix. Je me composai un monstrueux déjeuner, qui, dans mon idée, ne devait pas rassasier encore la faim canine que j'avais.

Mais ce déjeuner était une pure chimère.

— Peut-être!... me dis-je tout-à-coup.

Tous les inventeurs devraient prendre pour devise ce mot, qui est l'immensité.

Il y avait alors à Rouen une industrie que j'ai retrouvée à Paris au début de mon séjour. C'était une banque foraine, un établissement de jeu en plein air, traqué sévèrement par la police, mais très aimé du populaire.

Les paysans des environs de la ville et les ouvriers étaient surtout friands au dernier point de ces émotions si chères aux joueurs de toutes les classes. Chaque dimanche matin, le vieux coquin qui tenait la banque au devant du Théâtre-Français gagnait pour le moins une cinquantaine de francs.

A Rouen, ce jeu s'appelait la *coquille*. J'ignore son nom parisien.

Voici en quoi il consistait, car il faut en parler au passé. Les sergens de ville l'ont tué, comme tant d'autres bonnes choses.

Le matériel de la Banque se composait d'une petite table en sapin, très portative, enfin qu'on pût l'enlever dès qu'un agent se montrait à l'horizon, de trois coquilles de Saint-Jacques et d'un dé. On mettait le dé sous une des coquilles; on mêlait d'abord lentement, puis plus vite. L'oeil

du joueur trompé croyait suivre la bonne: c'était l'appât.

Le jeu consistait à parier pour une des coquilles.

Le banquier avait un avantage énorme: deux chances contre une.

J'avais remarqué que lorsqu'un sergent de ville pouvait surprendre la banque, il confisquait le matériel et les enjeux.

Le matériel me séduisait peu, mais les enjeux! Il y avait parfois 20 et 25 fr. sur la table.

Justement, ce matin de dimanche, comme j'arrivais devant le Théâtre-Français, je vis un jeu de coquilles installé avec une douzaine de blouses autour.

Je ne réfléchis pas. Ce sont des inspirations soudaines. J'avais mon déjeuner monstre.

Je saisis une trique à la porte d'un marchand de bois, je m'élançai comme un tigre, et frappant sur la table à tour de bras avec un bâton, je criai:

— Ah! coquin! j'ai bien fait de me déguiser!

Le banquier et les joueurs s'éclipsèrent avec une égale prestesse.

Mais les passans s'arrêtèrent et se mirent à regarder.

Si j'eusse cédé à la tentation de prendre les enjeux et de me sauver, j'étais perdu. Je n'y cédai point. J'étais un homme à dater de ce jour.

Je pris la table où il y avait une vingtaine de francs et je traversai le marché gravement pour me rendre chez le commissaire de police du quartier. On me suivait de l'oeil. Je m'en apercevais

bien. J'entrai sous la porte cochère; sous la porte cochère était la seconde entrée d'un petit cabaret borgne où l'on vendait du cidre à trois sous le pot. J'y entrai vivement avec ma table.

Je pus voir à travers les rideaux rouges du bouchon les gens qui me suivaient arrêtés devant la porte.

Je demandai une chopine, je la bus, et quand les gens furent partis, je dis au cabaretier: gardez-moi ma table, je vais la reprendre.

La table resta en paiement de ma chopine et j'allai faire ce déjeuner rêvé, ce déjeuner monstrueux, le meilleur et le plus gaîment dévoré que j'aie fait de ma vie!

Malheureusement, quelques amis de mon oncle m'avaient reconnu dans l'exercice de mes fonctions municipales. L'affaire s'ébruita. A Rouen, ma ville natale, je passe désormais pour un Cartouche!

— Quelle injustice! dit Souillard-Chamelot.

— Cela prouvait de la capacité, ajouta Bonnin.

— Ma foi, reprit l'Antony, la carrière des aventures s'ouvrit dès lors pour moi... Sans cette équipée, je n'aurais jamais eu l'honneur de faire votre connaissance... Et d'ailleurs, quel que soit le destin qui m'attend, je ne crains pas de trouver une cuisine plus maigre que celle de mon oncle!

— Eh bien, moi, dit Lorgé (de la Constantine), j'ai eu des débuts, sinon plus adroits, du moins plus brillans. J'ai *fait* à la fois deux villes considérables: Angers et Nantes.

C'était un beau garçon, celui-là, cravaté de blanc, la croix brésilienne à la boutonnière et l'air

si honnête que vous lui eussiez donné le bon Dieu sans confession.

— Je suis né entre ces deux villes, reprit-il, du côté de Châteaubriand. Mon père, qui était courtier en vins, avait épousé la fille d'un marchand de bois. J'employai le vin et le bois pour mon premier coup de commerce.

J'avais une certaine éducation. Je crois que j'ai eu des prix au collége.

— Si vous voulez me confier le soin de votre bonheur, mademoiselle Suzanne, s'interrompit-il avec une toute petite nuance de raillerie, nous ferons une très bonne maison, moitié bois moitié vins: vous allez voir.

Je n'avais pas un denier. C'est le point de départ obligé.

Je voulais avoir beaucoup d'argent: c'est le but nécessaire.

Je fondai à Angers une maison de bois: Lorgé et Ce, où il manquait le premier copeau.

Je fondai à Nantes une maison de vins: également Lorgé et Ce, où vous n'eussiez pas trouvé un demi-setier.

A Nantes, je vendais mon bois d'Angers, à Angers mon vin de Nantes; en même temps que je payais mes achats de bois en vins et mes achats de vins en bois.

Vins et bois étaient absens, direz-vous! erreur. Le bois vint, le vin aussi: donc à la rigueur, ce genre de commerce est possible.

Si l'on parvient à franchir la première échéance,

tout est dit. Je ne l'aurais puc sans Mlle Irma, du théâtre de Nantes.

Elle était laide, mais elle chantait si faux: avez-vous vu dans Barcelone!...

Ces airs de Monpou me fascinent.

Je n'en fus pas moins dix-huit mois avant de faire banqueroute. Pendant ces dix-huit mois, j'aurais pu épouser trente-six héritières.

Irma ne voulut pas. Elle me battait. Souffrez que je jette ici quelques fleurs sur sa tombe.

Quand on sut à Nantes que j'avais commencé à Angers sans bois, et à Angers que j'avais débuté à Nantes sans vin, on voulut me lapider. Salomon eût envoyé mon côté droit à Angers et mon côté gauche à Nantes, pour satisfaire la juste colère de ces deux populations.

Mais il n'y a plus d'équité en ce monde.

J'emportai mes deux côtés à Jersey, où je fis d'assez bonnes connaissances.

Mais Irma me laissa partir seul. Elle avait pris un chef d'escadron de lanciers, dont elle mourut. — Je la regretterai jusqu'au dernier jour de ma vie.

On trouva cette histoire un peu décousue; mais Bonnin y vit des preuves de capacité. Moi, je regardais la pendule.

La pendule marquait neuf heures.

A dix, la mine devait sauter.

CHAPITRE XX.

De quelques autres bons coups.

— L'amour de la science est un poison comme toutes les autres passions, commença Constantin Legrand de Viefboys, se disant ancien élève de l'Ecole des Chartes; c'est l'amour de la science qui m'a perdu.... et un peu le jeu.... et un peu ces dames...

— Et un peu, interrompit Souillard-Chamelot, la réunion de tous les vices qu'un chrétien peut rassembler en sa personne.

— Je méprise cette appréciation, répondit l'archiviste, et je continue... Enfance pleine de promesses, études brillantes, succès au concours, j'ai eu tout!... Je n'ai jamais combattu sans vaincre... Pourquoi suis-je tombé? Parce que j'avais l'amour effréné des Elzévirs... Je ne les aime plus... J'ai rompu avec ces chefs-d'oeuvre d'un art qui s'en va en décadence, — comme tous les arts; — je tâche de ne plus aimer le jeu... je m'éloigne des femmes... Mon ambition est d'arriver à cette passion sublime: l'ivrognerie, qui fait de la vie une extase, et de la mort un sommeil...

Mais ne parlons point philosophie. Je suis trop au-dessus de vous; vous ne me comprendriez pas.

J'aurais pu sortir le premier de l'école des Chartes. Je fus *fruit sec.* On me devait un tabouret à la Bibliothèque royale. Le tabouret était vacant. On le donna à un jeune saint-simonien qui jouait assez bien du piano, mais qui n'avait pas su déchiffrer un cartulaire du XVIe siècle!

Ce jeune saint-simonien est devenu vaudevilliste, puis capitaine de vaisseau, ce qui prouve bien que les saint-simoniens sont bons à tout. Il vient de quitter la marine pour entreprendre [le pavage en bois de la banlieue.

On m'offrit cependant, en échange, une position de surnuméraire dans le balayage de Paris. Je me fis aussitôt républicain, pour me venger, et j'envoyai un article contre le pape à la *Revue des Deux-Mondes*, qui l'inséra et ne le paya pas, parce que c'était le premier.

Elle n'inséra pas le second.

Ayant ainsi puni sévèrement le saint-simonien et ses protecteurs, j'obtins une place de sous-bibliothécaire à Strasbourg. On y avait lu mon article contre le pape; je fus reçu comme une célébrité. Les libre-penseurs du café Müller m'offrirent un repas plein de choucroute et de toasts, prononcés avec l'accent que vous savez.

Je répondis que l'Italie se composait autrefois du Latium, de l'Etrurie et de différens autres districts; que les doges de Venises se mariaient jadis avec la mer Adriatique, et que la *Revue des Deux-Mondes* était bien déterminée à ne pas souffrir que le pape, d'accord avec l'Autriche...

Je ne savais pas bien ma fin, mais je fus couvert d'applaudissemens, et quelques larmes, couleur de bière, sillonnèrent mêmes ces mâles joues.

Les Alsaciens sont un grand peuple!

J'avais mille francs d'appointemens par an. Ma passion seule pour les bouquins aurait dévoré dix

mille écus de rente. Jugez de ce qui devait me rester pour boire, aimer et jouer.

Ces trois choses ne se font point à crédit. Il fallait s'ingénier.

Plusieurs poètes du café Müller me donnèrent bien quelques pièces de cinq francs pour que je leur *ouvrisse les colonnes* de la *Revue des Deux-Mondes*, mais on tarda trop peu à s'apercevoir que je n'avais pas la clé.

J'eus une idée. Pendant la révolution, la bibliothèque de Strasbourg avait été un peu saccagée. Notre conservateur, homme de talent au whist, désirait lui rendre son ancien lustre. Je me fis allouer par lui une prime de un franc pour chaque tome égaré que je réintégrerais au bercail.

Vous souriez? Je gagnai dix mille francs la première année. Mais, au bout de l'an, les bouquinistes n'avaient plus que de la poussière, et les épiciers enveloppaient leur fromage dans des feuilles de vigne.

Tout le vieux papier de Strasbourg était à la bibliothèque.

Pour un esprit logique, une conséquence rigoureuse sortait de là: il fallait exploiter la bibliothèque elle-même.

Belle et riche mine, messieurs, avec filons nombreux et inconnus! Il faut bien vous dire qu'en général les bibliothécaires ne savent pas du tout ce qu'ils ont en magasin, surtout quand il y a un catalogue.

Pendant l'année qui suivit, je vendis à la bibliothèque de Strasbourg pour trente-cinq mille francs

d'éditions anciennes que j'avais empruntées à la bibliothèque de Strasbourg; ce qui ne m'empêchait point de me faire petit à petit, chez moi, dans ma cellule, un rayon adoré, tout chargé déjà de chers Elzévirs.

Il y en avait dix-neuf qui n'étaient pas rognés!

J'avais, bien entendu, des moyens à moi pour enlever les estampilles et les cachets. La chimie ne m'est pas étrangère.

Il est manifeste que j'aurais pu vendre ainsi la bibliothèque à elle-même jusqu'à extinction, si le hasard ennemi ne se fût mêlé de la partie.

Je plaçai un jour dans un lot un Mezerai dont le bibliothécaire lui-même avait enrichi son établissement quelques mois avant mon arrivée.

Celui-là n'avait pu être soustrait pendant la révolution.

Cette révolution est comme Lesurque: on découvre à chaque instant son innocence et on ne le réhabilite jamais.

Je fus mis en prison, malgré mon premier article inséré à la *Revue des Deux-Mondes.* En prison, j'en appris de belles!

Mais j'en savais déjà tant!

Il y a là du reste plus de philosophes qu'on ne pense, et je ne me plains pas des connaissances que j'y fis.

Voilà, pourquoi, messieurs, je ne désire pas retourner à Strasbourg. Ne vous inquiétez pas de moi: je suis facile à contenter. Je ne crois à rien, je n'espère rien. Si chacun de nous doit revenir plusieurs fois sur cette terre, comme je le

pense, puisque la vie est évidemment une peine afflictive, je demande que mon âme rentre dans le corps d'un idiot: ceux-là vivent sans y songer et meurent sans le savoir.

C'est le bonheur.

Un bâillement unanime accueillit ce final, sur lequel Constantin Legrand de Viefboys, archiviste paléographe *in partibus*, avait cependant compté.

— C'est béteu! dit Bonnin, organe du sentiment général.

— Et cependant, ajouta-t-il, le clam'pin a de la capacité!

Un petit jeune homme du nom de Morissot, gérant des bougies de la Comète, nous avoua ensuite qu'après avoir volé des billes au collége, il s'était fait grec de très bonne heure. Celui-là ne pouvait pas retourner à Toulouse, où il avait mené grand train pendant deux ans avec l'argent gascon de ses dupes.

Le jeune vicomte de Rochambeau nous apprit où il avait pêché ses quartiers de noblesse.

Le vieux général Moricel nous avoua qu'il n'avait jamais porté l'épée, mais qu'il avait avalé le sabre.

Un autre, qui se nommait Guérin, et qui dirigeait les flanelles fébrifuges, nous raconta un tour naïf et joli comme la douce poésie de Gessner.

Il était neveu d'un curé de campagne, dans un de ces pays, voisins de la Suisse, où l'on parle encore de l'Etre suprême, connu chez nous sous le nom de bon Dieu, et où l'on élève dans les jardins des *autels à l'amitié*.

Son oncle avait un tronc ou tirelire; il mettait là-dedans chaque semaine une petite somme, destinée à couronner la rosière à la fin de l'année.

Le tronc était cloué sur une table pour qu'on ne pût l'emporter.

Guérin fit un trou sous la table, et la couronne de la rosière, entraînée par sa pesanteur spécifique, lui tomba dans la main.

Il faut vous dire que la rosière était nommée d'avance. Deux mots vous la feront connaître: vertu et candeur.

Cet affreux Guérin ayant vidé le tronc fut pris d'épouvante en songeant que, dans quelques mois, son larcin serait découvert.

Quel moyen de parer à cela?

Empêcher le couronnement de la rosière.

Pauvre Sélénie! — elles ont des noms romanesques, ces anges, — confiante comme l'Innocence, tu crus aux perfides promesses de Victor!

Il n'y eut point de rosière cette année, et l'Etre suprême eut le tort de ne pas foudroyer ce Victor Guérin, deux fois criminel!

Remarquons une chose en passant. Les débuts de tous ces messieurs étaient généralement semblables à ceux de Mandrin et de Cartouche. Ils avaient presque tous volé manuellement. — Eh bien! les progrès de notre civilisation sont tels que de pareilles prémisses n'ont plus l'échafaud pour conséquence inévitable.

Les vocations se révèlent bien de la même manière, mais les résultats sont différens.

L'attaque brutale des passans sur la grande

route a dû suivre dans la tombe les gothiques traditions du passé. Plus de trabucaires! plus d'hommes à la carabine!

L'aimable escroquerie a remplacé toutes ces antiquités.

Croyez bien que, dans peu, l'escroquerie élémentaire et matérielle, qui s'exerce sur la place publique, aura elle-même disparu.

Le temps vient où aucun de ces messieurs ne s'oubliera plus au point de faire la montre ou le foulard.

Un carnet, un crayon, une décoration portugaise et de la capacité, voilà désormais les vraies armes des hommes actifs et sans préjugés!

Anicet Piston prit la parole. C'était un petit boulot à lunettes d'or, tout rond dans son paletot, favoris en cotelettes, nez rose, teint frais, tournure de quart d'agent de change qui veut être aimé pour lui-même.

— Ne me parlez pas de la province, dit-il. Marseille n'a pas voulu me comprendre. Vous me feriez fuir à cent lieues en ligne directe, rien qu'avec l'effrayante odeur de la barigoule.

Mon père était armurier et fort habile dans son état. Nous demeurions au bord de ce bassin dont le pénétrant parfum est célèbre dans l'univers entier, et dont l'eau, trouble comme une bouillabaisse, donne la mort aux malheureux thons qui s'y aventurent: la Canebière...

Mon père avait une haine profonde contre les fabricans de *gnognotte*.

La *gnognotte* s'appelle aussi *popotte*.

La *popotte* est tout uniment de la *tapette*.

Liége, en Belgique, est la capitale des fabricans de tapette.

Les fusils de Liége sont en carton, canon et crosse. S'il pleut, l'arme vous reste dans les mains. Ils n'ont jamais tué que des chasseurs.

Les fameux fusils-Gisquet sont des porte-foudre auprès des fusils de Liége.

Pour cent francs, ces coquins de Belges vous fournissent une arme qui éclatera entre vos mains, mais qui, à l'oeil, ressemble à un fusil de cinquante louis.

J'entendais toujours mon père parler de cela. Il négligeait de me fournir d'argent de poche.

J'avais un frère, — quel enfant charmant! — la mort se plaît à trancher le fil choisi de ces destinées!

Nous épousâmes, mon frère et moi, les haines de notre père; mais, en hommes intelligens, nous résolûmes de transformer l'objet de notre aversion en instrument de fortune.

Il y avait à Marseille, à cette époque, dix commissionnaires au mont-de-piété. Mon frère fit les calculs. Il nous fallait vingt fusils de Liége à cinquante francs pièce; ci: mille francs.

Nous devions les graver et les estamper nous-mêmes à la marque et au nom du premier arquebusier de Marseille, puis les placer au mont-de-piété pour cinq cents francs l'un.

Total du bénéfice, neuf mille francs.

Avec lesquels nous achetions une centaine de fusils de cent francs, des chefs-d'oeuvre pour les profanes!

Voyage de Paris: gravure et estampage au nom de Lepage, de Prélat ou de Pirmet, placement aux divers bureaux de mont-de-piété pour mille francs la pièce: fortune faite...

— Ah! ah! dit Bonnin qui dressa l'oreille, voilà de la capacité!

— Mais c'est une affaire à faire, s'écria-t-on de toutes parts.

— Elle est faite, malheureusement, repartit Anicet Piston.

— Par vous?

— Par moi, répliqua un homme à barbe hérissée qui sentait l'ail et qui avait l'accent marseillais.

C'était M. Boquayrol junior, gérant des usines de Tarascon pour la production des *hirudes*, nouvelle espèce de sangsues pouvant servir jusqu'à dix fois.

Vanité des professeurs qui pensent avoir inventé depuis peu la pisciculture!

— Le principal arquebusier de Marseille, reprit Anicet Piston, était M. Clayrac, ayant boutique sur le Cours. Ses armes avaient une vogue méritée. Nos fusils de Liége furent pris à cinq cents francs l'un sans difficulté, sauf deux exceptions.

La première eut lieu chez un commissionnaire de la grande rue qui était voisin de Clayrac. Il envoya son commis vérifier la provenance de l'arme.

Nous avions prévu l'éventualité. Mon frère, — quel enfant charmant! — se promenait en tenue

d'ouvrier armurier, bras de chemise et lacet autour des cheveux, devant la porte de Clayrac.

— Tiens! dit-il au commis, — vous venez chez nous?

Celui-ci lui donna le fusil à examiner. — Mon frère hocha la tête.

— Belle pièce! grommela-t-il; — le patron est un peu chien... ne lui lâchez pas cela à moins de 1,000 francs... il l'a vendu 1,500.

Le commis n'en demanda pas davantage.

Mais la seconde difficulté nous fut fatale. Elle vient de ce cher Boquayrol, ici présent.

Boquayrol était employé chez le commissionnaire, en face de la cathédrale.

Nous ignorions qu'il avait des liaisons intimes avec Mme Clayrac.

Ici, Bonnin fronça le sourcil. Boquayrol caressa sa barbe mal peignée et prit un air fat.

— Passez, dit-il.

— Boquayrol, continua Piston, nous fit pincer, mon frère et moi, prit notre idée, quitta sa place de 1,200 fr., vint à Paris, et plaça pour soixante mille francs de fusils de Liége dans les différens monts-de-piété de la capitale... Je propose de boire à sa santé.

Boquayrol tendit la main à Piston. Je crois même qu'ils s'embrassèrent. Entre Marseillais, c'est sans danger: une gousse d'ail ne peut souffrir au contact d'une autre gousse d'ail.

Restait mon joli voisin, M. Souillard-Chamelot et Wenceslas Malinski, Polonais. Ce prince ne voulut pas dire son histoire.

Souillard-Chamelot me lança un coup d'oeil régence, et dit en s'adressant à moi:

— Moi, je n'ai fait que des dettes... mais j'en ai fait beaucoup... C'est mon élégance qui a causé ma chute... J'appartiens à une très grande famille du commerce de Lyon... indirectement... ce qui fait que cette grande famille ne m'appartient pas.

Ma mère me donna des goûts distingués. C'était une femme fort bien vue par la partie mâle du haut commerce. Elle recevait beaucoup de gros négocians, dont je n'ai jamais vu les femmes chez nous.

Mais je les vis plus tard chez elles.

Il y a en moi du gentilhomme et du don Juan. Je ressemblais beaucoup à ma mère, dont j'avais le caractère facile et la beauté. Je vécus un peu comme elle, ayant toujours affaire au sexe dont je n'étais point.

Je vivais bien. J'aimais cette vie. A la mort de ma mère, je vendis sa maison des Brotteaux et je pris voiture.

On me croyait très riche; on me savait brave, puisque j'avais payé de ma personne en deux ou trois rencontres assez galamment: la barrière qui était entre moi et les jeunes gens de la ville tombait peu à peu. Si j'avais eu réellement de la fortune, j'aurais fait quelque superbe mariage, car Lyon a peu de préjugés.

Mais la fortune manquait. Je devais ma voiture, je devais mes chevaux, je devais mes habits, mes bijoux, mon loyer, mes gants et mes bottes;

je devais les beefsteaks que j'avais mangés et le bordeaux que j'avais bu. Je devais tout.

Cela dura pendant quelque temps. Les dettes aident à vivre. Un créancier a tantôt la valeur d'un client, tantôt celle d'un protecteur.

Mais l'heure vient toujours où une colère isolée met le feu au courroux général; alors il y a explosion: c'est la catastrophe.

Je sentais depuis quelques jours que la catastrophe approchait. Non seulement je n'avais plus crédit nulle part, mais je rencontrais sur ma route de sombres visages; et un jour, mon bottier, qui m'aperçut, enfonça son chapeau sur ses yeux.

Je rentrai précipitamment et je barricadai ma porte. J'étais sûr qu'il y avait déjà des gardes du commerce à mes trousses.

C'était l'heure solennelle. Je jetai les yeux sur la carte de France et je me demandai quelle ville j'allais favoriser de mon séjour. Il y en avait certes plusieurs qui étaient dignes de m'attirer, mais dans aucune d'elles on ne devait vivre gratis.

Or, j'étais littéralement à sec.

J'appelai John, mon groom, et je lui dis:

— Va me chercher M. Comtois-Rolland, le restaurateur de la place Bellecour.

John me ramena M. Comtois-Rolland, à qui je ne devais par hasard qu'un dîner de cinq louis.

— Vous voyez un homme à peu près ruiné, lui dis-je, et réduit à faire bois de toutes flèches... Je suis chargé de commander pour demain un dîner de cinquante francs par tête... nous serons

au moins soixante... je veux avoir ma commission là-dessus.

Il me regarda d'un air un peu dédaigneux et me répondit:

— Eh bien! monsieur, je vous tiendrai quitte de vos cent francs.

— Votre voisin Blanchard, à qui je dois dix louis, répliquai-je, m'offre cinq cents francs comptant.

Il fit la grimace. Je tins bon. Nous nous arrangeâmes à 600 francs payables après le premier service, attendu qu'on devait jouer à la suite du repas et qu'il me fallait des fonds.

Il n'y avait pas moyen d'avoir défiance: la liste des convives eût répondu d'un million.

C'étaient tous mes créanciers.

Dans la nuit, j'écrivis soixante petites lettres où j'annonçais à ces messieurs que je venais de faire une rentrée considérable. Touché de leur longanimité, je les invitais à dîner pour le soir même chez M. Comtois-Roland, — et je m'engageais à solder intégralement leurs créances au dessert.

John porta les lettres. — Une heure après, je sortis et me promenai par la ville.

Les gardes du commerce me croisèrent et me saluèrent.

Le soir, à six heures, j'eus l'honneur de recevoir mes créanciers dans le grand salon du restaurant Comtois-Rolland. Il y avait quelque chose de touchant à voir ces figures réconciliées. Toutes les mains cherchaient ma main. Le museau du

bottier avait mauvaise mine de vouloir m'embrasser.

On se mit à table.

— Nous faisons des folies, me dit le carrossier qui était à ma droite. M. Comtois m'a dit que nous dînions à cinquante francs par tête...

— Tout le bénéfice de ce dîner sera pour moi, répliquai-je.

Puis, j'ajoutai, voyant quelque défiance passer sur les visages:

— Vous savez, messieurs, qui paie ses dettes s'enrichit!

Le difficile dans ces sortes d'affaires, c'est d'opérer sa retraite. Il me fallait le temps de toucher mes six cents francs de prime sur lesquels je comptais pour me rendre à Paris.

Il faut là un petit coup de théâtre. Le texte de la pièce ne dit plus rien : c'est purement de la mise en scène.

John était chargé d'ouvrir les voies.

Figurez vous, par exemple, au milieu de ce repas où nous goûtons sans crainte la joie d'être réunis, figurez-vous une porte qui s'ouvre violemment, un des nègres de Bonnin qui entre avec une figure longue d'une aune et qui annonce... n'importe quoi... que le feu est à la maison...

Ici, le narrateur s'arrêta et chacun se tourna vivement vers la porte qui venait de s'ouvrir avec bruit.

Dix heures sonnaient à la pendule.

Cupidon, la figure bouleversée, se précipita dans la chambre.

— Le feu est-il à la maison? cria-t-on de toutes parts.

CHAPITRE XXI.

Imité du festin de Balthazar.

Le feu n'était pas à la maison.

Mieux eût valu cent fois: la maison était assurée.

Cupidon apportait une lettre, et cette lettre contenait le *manè thekèl pharès* du festin de Balthazar.

— Mander pardon, m'sié! dit Cupidon rapidement d'un seul mot, comme s'il eût craint d'être chassé de vive force avant d'avoir achevé; li qu'apporté ça dit bien pressé!

Bonnin prit la lettre et l'ouvrit.

Il fit semblant de la lire.

Sa figure ne changea point. Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de son ignorance.

Il congédia Cupidon d'un geste souverain.

— Qu'est-ce que cela? demanda Constantin Legrand.

Je crois vraiment que le joli Souillard-Chamelot avait envie de poursuivre son histoire.

Mais il était seul de son avis.

Bonnin jouait avec la lettre qu'il tenait à la main, comme ces enfans qui ont pris un pistolet chargé dans le tiroir du père, et qui ne savent pas ce que c'est.

— Est-ce de Pidoux? demanda Godefroy Laramure.

D'autres ajoutèrent avec sévérité:

— Bonnin, notre ami, nous sommes à un moment où il faut jouer cartes sur table.

Mon coeur battait, et il y avait de la sueur froide sous mes cheveux.

— Ce n'est rien, mes enfans, dit Bonnin, qui fit le geste de mettre la lettre dans sa poche.

Je cherchais déjà un moyen de rapprocher la mèche de cette mine qui faisait long feu, lorsque Constantin Legrand de Viefboys se jeta sur Bonnin et lui arracha la lettre.

— Qu'en sais-tu, si ce n'est rien! s'écria-t-il avec violence; depuis quand as-tu appris à épeler tes lettres?

Le sang monta au visage de Bonnin; mais sa colère n'eut pas le temps d'éclater. Constantin Legrand poussa un grand cri et froissa le papier avec rage.

Les autres s'en saisirent. Il fit ainsi le tour de la table.

Un silence morne régna dans la salle à manger.

Quand la lettre vint à Souillard-Chamelot, je lûs pardessus son épaule:

„Pas une minute à perdre. Tous vos dossiers sont dans le cabinet du préfet. Je tâcherai que les agens ne cernent la maison que vers minuit.“

Pas de signature.

Mais le fameux en-tête: *Préfecture de police de la Seine.*

Décidément, ma petite sage-femme s'y entendait: le coup était porté de main de maître.

Après quelques secondes de stupeur, l'archiviste se jeta sur Bonnin de nouveau. L'archiviste ne valait pas une chiquenaude; Bonnin était un hercûle; néanmoins, je crus que ce dernier allait être étranglé.

Lui seul dans l'assemblée ignorait le contenu de la lettre.

Je le vis s'esquiver dès que Constantin Legrand eut lâché prise. Je crus qu'il allait éveiller sa femme pour l'emmener avec lui.

— Nous avons encore deux heures, dit Godefroy Laramure; la pendule est juste avec la Bourse.

— Qui sait? répliqua Constantin; Germain Loyseau n'affirme rien... Il dit qu'il *tâchera* d'empêcher les agens d'arriver avant minuit.

— Allons! messieurs, m'écriai-je, votre Germain Loyseau est un vantard!.... Croyez-moi: sauve qui peut.

J'espérais empêcher le pillage... mais c'était là l'impossible.

Ils répétèrent mon cri d'une seule voix: Sauve qui peut!

En un instant de raison, l'argenterie était dans les poches.

Puis chacun prit un flambeau, et dix minutes après les caisses étaient dévastées.

Ils sortirent je ne sais comment. Je ne les vis ni ne les entendis.

A dix heures et demie, la maison était déserte.

Les domestiques et le concierge lui-même ignoraient ce qui s'était passé.

Je rentrai par le cabinet de Bonnin. Il y avait de la lumière. Je vis près du secrétaire, dont la serrure avait été brisée à coups de marteau, Cupidon qui tremblait de tous ses membres.

Ses dents claquaient.

— Qui a fait cela? lui demandai-je.

— M'sié, me répondit-il.

— Monsieur!... qui a forcé lui-même son propre secrétaire!

— Li avoir la clé dans sa main, me dit Cupidon, li pas savoir; li fou.

— Et où est-il?

— Li parti.

— Sans sa femme?

Il secoua la tête affirmativement.

— Et comment est-il parti? demandai-je encore.

— Li parti dans quatre voitures... grand galop! me répondit le nègre.

Je descendis aux écuries. Elles étaient vides.

La nuit se passa. Je restai debout. Je n'osais pas éveiller la pauvre Stéphanie, qui dormait paisiblement.

Le lendemain, à l'ouverture des bureaux, ce fut une scène que je n'essaierai même pas de décrire. Employés et domestiques s'acharnèrent au pillage pendant une heure environ; puis la maison Bonnin naguère si splendide, ressembla à une prairie d'Egypte après le passage de la plaie des sauterelles.

Plus rien! littéralement rien! Les meubles avaient été enlevés par morceaux, les tentures par lambeaux.

Plus rien! Et les taches de vin restaient humides encore sur le plancher de la salle où l'on avait dîné la veille!

Le sol était jonché d'actions lacérées.

On marchait sur ces moqueries de millions.

Stéphanie était folle; elle allait cherchant son

chéri de Marc, et ne reconnaissant plus les murs écorchés de sa maison.

Stanislas la suivait, idiot, et répétant:

— Mon frèreu m'avait promis que je dînerais avec lui aujourd'hui... Ce qui m'anuie, c'est que je n'ai pas eu seulement une autreu redingoteu!

Il regardait sa manche percée au coude et pleurait.

A midi, Mme Mutel vint et nous emmena tous les trois.

Fin du sixième livre.

Livre VII.

CHAPITRE Ier.

De quelques considérations en faveur de l'état de sage-femme.

L'affaire Marc Bonnin de la Forest occupa longtemps Paris. Quoi que je pusse faire, j'y fus mêlée, et cela donna plus tard des armes contre moi.

Les tribunaux condamnèrent Bonnin et consorts à de très fortes peines, mais je ne saurais dire exactement en quoi elles consistaient.

Du reste, on ne put arrêter un seul des associés.

Quelques pauvres diables de commis qui avaient créé de ces valeurs frauduleuses dont j'ai parlé furent mis en prison.

Stanislas et Stéphanie eurent aussi quelques mois de détention préventive, mais la pauvre Stéphanie ignora son malheur. Elle était toujours folle.

Les actionnaires sérieux des diverses compagnies, ces clam'pins de marquis, retirèrent demi pour cent de leurs capitaux.

Toutes les caisses partielles avaient été pilées comme la caisse centrale.

Le nom de Pidoux ne parut point au procès. Il n'y avait aucun écrit de sa main. A plus forte raison, la famille du Meilhan fut complètement sauvegardée.

Quand Stanislas sortit de prison, Mme Mutel lui procura un petit emploi de garçon de bureau. Il se conduisit honnêtement dans cette nouvelle position. Parfois, il racontait avec mélancolie les splendeurs de la maison Bonnin et les cruautés de son *frèreu.* Le dimanche, il venait nous voir avec ses bas blancs sur les talons de ses souliers. Au bout de quinze jours, le solide drap gris de son uniforme était percé au coude.

Ce coude était méchant; avec ce coude, Stanislas ne pouvait jamais jouir d'un bonheur parfait. Il disait:

— Il me fauderait milleu francs de renteu, espécialement pour y remettreu des pièceu!

Certains ont des neveux: Stanislas avait son coude.

Mme Mutel avait fait dessein de garder Cupidon à son service, mais il effrayait les clientes. On le mit porteur chez un boulanger. Le soir, il gagnait quelque chose à faire le *repoussoir* dans les tableaux vivans.

Mais une histoire triste et qui a sa beauté, c'est celle de la pauvre Stéphanie. Elle était devenue folle au moment où les domestiques et les employés, faisant irruption dans son appartement, lui avaient dit que son Bonnin était un voleur.

Sa folie était de le chercher. Je ne ris plus des maniaques depuis que je l'ai vue ouvrir les tiroirs des commodes et regarder dedans, l'espoir naïvement peint sur le visage.

Son retour à la raison fut déchirant. Elle nous demanda s'il était mort. Mme Mutel se chargea de lui raconter la chute de la maison et la fuite de son mari.

Elle écouta d'un air morne. Elle ne versa pas une larme.

Au bout de quelques minutes qu'elle avait passées la tête entre ses mains, elle fit un paquet de ses pauvres nippes, sans mot dire.

— Où allez-vous, la mère? lui demanda Mme Mutel.

— Je sors de chez vous, répondit Stéphanie; les autres l'ont tué; vous l'avez calomnié!

Impossible de la retenir. Elle partit avec sa foi robuste. On nous a dit qu'elle était là-bas, sur le port de Bordeaux, vendant des oranges et demandant aux matelots moqueurs des nouvelles de son chéri de Marc.

A l'époque où elle partit, il y avait déjà trois ou quatre mois que j'étudiais pour être sage-femme, Mme Mutel avait tenu fort largement toutes les promesses qu'elle m'avait faites. Elle me donnait chaque jour de nouvelles preuves d'affection. Elle n'aurait pas traité mieux sa propre soeur.

Elle était instruite dans sa spécialité. Son coup d'oeil était perçant, sa main habile. Elle avait beaucoup d'intelligence, et ne manquait même pas de cette dose de savoir-faire qui détermine le

succès. Mais elle était un peu trop honnête pour sa partie.

Elle le savait. Elle le disait trop haut. Les autres sages-femmes et les petits médecins qui courent la pratique la détestaient.

Sa clientèle était fort nombreuse. Avec un peu de *banque*, elle se fût posée tout de suite en première ligne.

Mais c'était un coeur droit, et d'ailleurs ce qu'elle avait lui suffisait.

Je n'ai jamais surpris en elle une pensée d'ambition.

Sous sa direction, je faisais des progrès rapides. Je ne puis pas dire que j'eusse du goût pour l'état de sage-femme. Au contraire, les études médicales préparatoires me répugnaient profondément. La curiosité, qui était en moi très forte, ne put combattre le dégoût.

Il faut réellement une vocation spéciale pour aborder de bon coeur l'amphithéâtre et la clinique.

Mais, d'un autre côté, le bon vouloir suffit pour vaincre ces premières répulsions, et l'habitude vient vite.

Ce qui froisse plus longtemps, ce qui repousse toujours, c'est le milieu fâcheux où l'on est obligé de vivre pendant qu'on étudie.

Il surgit chaque année, du corps de MM. les étudians en médecine, des hommes remarquables, des hommes forts, de véritables bienfaiteurs de l'humanité.

C'est un fait éclatant. En vain voudrait-on le nier. Le corps médical français est splendide.

Eh bien! cela fait mentir énergiquement ce proverbe populaire qui dit: De sac à charbon jamais ne sort blanche farine.

Cette blanche farine de la faculté sort d'un véritable sac à charbon!

Et les proverbes que l'on fait mentir se vengent par eux-mêmes ou leurs collègues.

La brillante exception mise de côté, on peut dire du reste: La caque sent toujours le hareng.

L'habit noir, la cravate blanche, les mains lessivées gardent un arrière-parfum de ces bouges du quartier des Ecoles, où la science pousse comme le champignon sur le fumier.

MM. les étudians en médecine ont gardé de mauvaises traditions, plus que mauvaises: laides et malpropres.

Dans le clavier des physionomies modernes, leur *touche*, — c'est le langage populaire qui a inventé cette pittoresque et charmante expression, — tient le milieu entre la burlesque touche du rapin et la touche fâcheuse du rôdeur de barrières.

Ce n'est pas la place de leur présent. Cela déprécie leur avenir.

Si l'on objecte la modicité de leurs ressources, je répondrai que la propreté ne coûte rien et que l'ordre rapporte. — Un costume simple et modeste est-il plus cher que des oripeaux débraillés?

J'aime assez ces choses du moyen-âge: *les escholiers* vautrés dans leur paille de la rue du Fouarre. — C'est joli à la Porte-Saint-Martin ou dans les vignettes des Johannot.

Mais la lumière se fait, dit-on, mais le niveau

monte. Il n'y a plus de place dans Paris assaini pour la rue du Fouarre, et l'on a déjà mis la voirie de Montfaucon là-bas, quelque part, au fond de la forêt de Bondy...

Si messieurs les étudians en médecine laissent parfois quelque chose à désirer sous le rapport des manières et de la tenue, que dirai-je de mesdames les élèves sages-femmes?

Il y a une chose certaine, c'est que je n'en dirai pas tout ce que j'en pense.

Je n'oserais, par respect pour le lecteur.

On aimerait à voir cette belle profession de sage-femme relevée et mise en honneur. C'est, en définitive, une des missions les plus utiles auxquelles notre sexe puisse prétendre. — Pourquoi la classe des sages-femmes est-elle si bas posée dans l'opinion?

Pourquoi leur titre même passe-t-il pour une raillerie?

Allez voir une après-midi la pépinière d'où sortent les sujets destinés à être transplantés dans les différens quartiers de Paris. — Allez faire ensuite un tour à la Chaumière, cette autre école...

Notez que ce ne sont pas, en général, de très jeunes filles. On pardonnerait à ces pauvres petites folles.

Il y a dans la pépinière une forte proportion d'anciennes domestiques que l'anse du panier met à même de prendre leurs inscriptions, et d'anciennes lorettes de petit produit songeant à faire un sort à leurs vieux jours.

Rendez-nous les *escholiers* de la rue de Fouarre!

Mais il ne s'agissait ni de mes goûts ni de mes répugnances. Je n'avais pas le choix. Il fallait marcher.

J'avais déjà tâté de la misère. La providence m'offrait une arme pour la combattre. Je travaillai avec ardeur.

Je suivais les cours exactement; j'étais assidue à la clinique. Mes compagnes avaient fini par me regarder comme un loup, et ne faisaient plus guère attention à moi.

Le soir, nous faisions la veillée, Mme Mutel et moi, cela se prolongeait parfois très tard. Elle me donnait des explications sur ce que je n'avais point compris. Mais, le plus souvent, nous causions.

Je lui avais raconté mon histoire dans tous ses détails. Elle m'en aimait mieux. Elle eût voulu me rapprocher de la famille du Meilhan, pour laquelle je m'étais dévouée deux fois, mais je m'y opposais énergiquement.

Comme la petite sage-femme avait bonne tête, peut-être ma résistance n'eût-elle point suffi à l'arrêter! mais elle était Vendéenne avant d'être Parisienne.

Toute jalouse de sa liberté qu'elle était, il y avait en elle de la vassale. Une Parisienne pur sang n'eût pas compris si bien qu'elle le sentiment qui me guidait.

Elle cessa donc de me presser à ce sujet. Mais, deux mois après la catastrophe Bonnin, je commençai à recevoir des cadeaux dont je ne devinais point l'origine.

Cela débuta par un frais et gracieux chapeau de printemps. Mon pauvre chapeau d'hiver n'en pouvait plus. Qui pouvait m'envoyer cela?

Ma première idée fut de refuser, car j'eus la fatuité de penser que c'était quelque amoureux.

Mais Mme Mutel m'embrassa, et me dit sérieusement que je pouvais accepter.

J'acceptai.

Après le chapeau vint un châle, après le châle une écharpe, après l'écharpe des boucles d'oreilles.

Un jour que ma petite patronne m'apportait, de la part de mon fournisseur inconnu, une belle trousse de sage-femme, je lui dis tout bas et les yeux déjà mouillés:

— Est-ce que c'est maman marquise?

Elle m'embrassa encore.

— Ecoutez, Eugénie, dis-je à Mme Mutel avec qui je devenais familière, je suis contente que vous m'ayez trahie... Quelque jour, quand j'aurai retrouvé mon Gustave, j'irai vers maman marquise, et je lui demanderai de me servir de mère pour mon mariage.

Mme Mutel avait la clémence de ne pas rire quand je lui parlais de Gustave, mon parrain.

Maintenant que je vois les choses froidement, je comprends tout le mérite qu'elle avait à garder son sérieux. Mais, en ce temps, la moquerie m'eût fâchée et peut-être chassée.

Lecteur, pardonnez-moi mon Gustave. Je sens qu'il est un peu impatientant; mais je le voyais si beau dans mes rêves, — et si bon!

J'étais si bien convaincue qu'il me cherchait de

son côté, qu'il y avait entre nous quelque obstacle à moi inconnu qui lui mériterait un jour l'absolution pour sa prétendue négligence...

D'ailleurs, si vous voulez railler, raillez. Gustave, mon bien-aimé parrain, n'en a pas moins été la sauvegarde de ma jeunesse. J'étais seule et bien exposée; mon ridicule amour (vous voyez si je m'humilie) me protégeait.

Amis lecteurs, les anges qui sont vos soeurs ou vos filles ont d'autres égides. Tant mieux pour elles, les heureuses, qui grandissent sous la bonne tutelle de la famille! mais passez-moi mon pauvre bouclier!

Mme Mutel me répondit gravement:

— Mme la marquise du Meilhan consentira à vous servir de mère, Suzanne, j'en suis sûre... vous l'avez bien mérité.

Vous voyez bien, lecteur. Il ne s'agissait plus que de trouver Gustave!

CHAPITRE II.

Qui contient une page de l'histoire de Mme Mutel.

Un soir, Eugénie me dit:

— Vous êtes une étrange fille, Suzanne... je crois que vous ne m'aimez pas.

— Qui vous fait penser cela, bon Dieu! m'écriai-je.

— Si vous vous intéressiez à moi, ne m'auriez-vous pas demandé mon histoire?

— Ma bonne petite patronne, lui répondis-je

en souriant, je suis si curieuse que je passe ma vie à me mordre la langue...

Elle me menaça du doigt.

— Normande!... murmura-t-elle.

— Sur l'honneur! m'écriai-je, je n'ai jamais rien tant désiré que de savoir votre histoire?

Elle me regardait, et un nuage de mélancolie venait sur son sourire.

— Il y a bien des points de ressemblance entre nous, Suzanne, me dit-elle; nous venons du même lieu, et toutes deux nous avons quitté une position tranquille pour permettre à ceux que nous aimons d'être heureux... Vous avez à peu près l'âge que j'avais... Vous êtes plus jolie que je ne l'étais, mais j'étais fort jolie... Puissiez-vous, ma chère enfant, je souhaite cela du fond de l'âme, puissiez-vous avoir plus de bonheur que moi!

Je quittai le Meilhan comme je vous l'ai dit, et je vins droit à Paris. J'avais de quoi vivre, grâce à notre bonne marquise, mais j'étais seule et bien abandonnée! Ma nature n'est pas si forte que la vôtre, Suzanne. Je ne sais pas supporter la solitude.

Je passai les premiers temps de mon séjour à Paris dans un découragement morne. Au bout d'une quinzaine de jours, je fis quelques connaissances à la clinique, et vous savez quelles connaissance on y peut faire.

Ces demoiselles me menèrent au bal et au spectacle dans les petits théâtres. Si elles ne m'avaient pas montré leurs amans, j'étais perdue.

Mais, un dimanche, ces messieurs nous con-

duisirent à la campagne. Ce fut ma dernière partie de plaisir.

Une seule, parmi ces demoiselles, continua de me venir voir. C'était une bonne fille, un peu folle et qui n'apportait pas dans le vice ce dévergondage glacé, cette extravagance technique qui donne une couleur si particulièrement odieuse aux orgies des apprentis de la science quel que soit leur sexe.

J'entrepris de convertir Elisa. J'obtins ce résultat de devenir à peu près aussi folle qu'elle. Nous passions nos jours à tirer les cartes et à deviner l'avenir.

Elisa était convaincue qu'elle mourrait femme d'un millionnaire. C'était presque une enfant. Elle avait trois ans de moins que moi.

Elle vint une fois à la maison toute effarée.

— Il y a une somnambule étonnante! me dit-elle, une somnambule qui n'a jamais menti... Elle vient de faire retrouver les deux bagues de Delphine qu'on lui avait volées... Elle a prédit le mois passé à M. Adolphe la mort de son oncle dont il mange déjà l'héritage... Ça coûte dix francs par tête... J'en ferai une maladie si je n'y vais pas!

Dix francs pour elle, dix francs pour moi, cela devait terriblement écorner mon budget mensuel. Mais je ne pus cacher que j'avais un très vif désir de consulter aussi la somnambule.

Je pris un louis dans mon secrétaire et nous nous dirigeâmes vers la rue du Pont-de-Lodi où demeurait la somnambule.

Nous la trouvâmes dans une grande chambre presque nue, Ces gens-là ont beau gagner de l'argent, ils sont toujours pauvres.

C'était une très belle femme, une des plus belles femmes que j'aie vues. Elle était mise avec une remarquable élégance. Un nom que j'entendis prononcer peu après mon entrée fixa mon attention. On annonça le prince Maxime de....

— C'était donc Marie-Caroline Renaud! m'écriai-je, interrompant ici malgré moi la petite sage-femme.

Elle me regarda d'un air étonné.

— Vous êtes bien jeune, Suzanne, me dit-elle, pour avoir entendu parler là-bas des liaisons du prince avec cette femme... Il y a longtemps que tout cela est étouffé... Enfin, il est certain que vous avez deviné: Cette femme était Marie-Caroline Renaud.

J'étais muette et j'écoutais désormais avec une fiévreuse avidité.

— La somnambule était endormie d'avance, reprit-elle. Elisa se mit la première en communication avec elle.

— Questionnez-la, dit la voix d'une personne que nous ne voyions pas.

— Je veux savoir mon avenir, dit Elisa.

— Qui le sait?.... murmura la somnambule.

— Répondez! ordonna la voix.

La somnambule, immobile et froide, répondit aussitôt:

— Vous mourrez femme d'un millionnaire.

— Hein!... fit Elisa radieuse; elles disent toutes la même chose!

A mon tour, je me mis en communication avec la sibylle.

Elle tressaillit à mon contact et sans que je l'interrogeasse:

— Vous êtes ici entourée de votre malheur! prononça-t-elle entre ses dents; trahie, abandonnée, accusée de meurtre.... condamnée... parce que vous êtes venue dans cette maison!

— Qu'a-t-elle dit? me demanda Elisa.

Au lieu de lui répondre, je lui saisis la main et je l'entraînai dehors, après avoir jeté mon louis sur la table...

Mme Mutel s'essuya le front et s'arrêta.

Elle était plus pâle qu'une morte; la sueur découlait de ses tempes.

Moi, j'écoutais stupéfaite. Mon coeur se serrait comme au pressentiment d'un grand malheur.

Comme elle ne poursuivait point, je demandai:

— Et ces terribles prédictions se sont-elles réalisées?

— En partie, me répondit-elle; vous allez voir.

Elle reprit après un court silence:

— Un homme sortit de la maison derrière nous. Je ne le remarquai point.

Il nous suivit jusqu'à la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, où je demeurais. Ce fut Elisa qui me dit cela.

Elle était ivre de joie, cette pauvre fille et répétait sur tous les tons: Je mourrai femme d'un millionnaire.

A dater de ce moment, chaque fois que je sortais, je rencontrais sur mon chemin un homme de grande taille, bizarre dans sa mise et d'une remarquable beauté. Les regards de cet homme me blessaient. Il ne m'adressait jamais la parole; mais la nuit, éveillée ou endormie, je le voyais toujours à mon chevet.

Au commencement de 1829, je fus reçue sage-femme. Je pris pour aide Elisa qui n'avait pu passer ses examens, et qui était dans la misère. A cette époque, je fus plus d'un an sans voir mon mystérieux persécuteur.

Mais son image était là. Il avait fait sur moi une impression telle que je ne fus pas un seul jour sans penser à lui.

Dans les campagnes on croit aux sorts jetés. C'était comme un sort.

Un jour, à la fin de l'année 1829, un domestique en livrée me demanda. Il fut introduit.

— Monsieur Brodard-Peyrusse... me dit-il.

— Mais qu'avez-vous donc, Suzanne! s'écria ici Mme Mutel en voyant que je chancelais sur mon siége.

— Brodard-Peyrusse!... répétai-je.

— Connaissez-vous donc aussi ce nom?

— Avez-vous su, demandai-je au lieu de répondre, quel fut le sort de cette somnambule?...

— Marie-Caroline Renaud?

— Oui... Marie-Caroline Renaud.

— On m'a dit, répliqua Mme Mutel, que cette femme avait disparu.

— Disparu, comment?

— On ne m'a pas dit comment.

Je baissai les yeux. Mme Mutel rapprocha son siége du mien.

— Je crois que vous aurez quelque chose à me dire quand j'aurai fini, miss Suzanne?

— Oui, répliquai-je aussi à voix basse; j'aurai quelque chose à vous dire... mais sous le sceau du secret.

Elle pensa tout haut:

— Je suis peut-être plus malheureuse encore que je ne le crois!

— Ce que j'ai à vous dire, répondis-je à cette question indiscrète, ne vous regarde pas... Continuez, je vous en prie.

— Le domestique en livrée, reprit-elle, me dit: M. Brodard-Peyrusse a chez lui une femme de charge en mal d'enfant... il réclame les soins de madame.

Je ne connaissais même pas de nom M. Brodard-Peyrusse. Je demandai qui c'était.

— Qui c'est! se récria le valet offensé; mais c'est M. Brodard-Peyrusse!... l'ancien médecin... celui qui a ce grand hôtel rue des Mathurins... un des hommes les plus riches de Paris!

Ma clientèle était à faire. Je pris mon châle et mon chapeau. La voiture de M. Brodard-Peyrusse était à ma porte: j'y montai.

Ce fut dans un palais qu'on m'introduisit. Le salon dépassait tout ce que mon imagination avait pu rêver de luxe et d'élégance. J'attendis le quart d'une minute et je vis entrer M. Brodard-Peyrusse.

C'était mon mystérieux inconnu.

Il vint s'asseoir près de moi et prit ma main qu'il baisa.

— Je n'ai pas de femme de charge en mal d'enfant, me dit-il; mais j'ai besoin de vous, et je suis assez riche pour partager en deux ma fortune.

Sais-je, moi, pourquoi je ne me levai point? pourquoi je ne repoussai point cet homme? pourquoi je ne quittai pas sa maison sur l'heure?

J'étais honnête: je le jure sur l'espoir que j'ai d'être plus heureuse en un autre monde.

L'idée de tomber me faisait horreur.

J'avais vu de si près les femmes tombées!

Je ne me levai point, je ne le repoussai pas, je restai dans sa maison.

Je l'aimais depuis le premier jour où je l'avais vu...

Sa voix s'éteignit; elle était pleine de sanglots. Je la serrai dans mes bras, tandis qu'elle pressait son mouchoir contre ses yeux en larmes.

— C'était ma destinée, n'est-ce pas! s'écria-t-elle; que cet homme si riche, si puissant soit venu justement me choisir, moi, pauvre fille, dans cette position de sage-femme, voisine du ridicule et qui, d'ordinaire, ne prête point aux passions romanesques... C'était ma destinée... Je suis sûre qu'il était avec moi dans la maison de la rue du Pont-de-Lodi.

— J'en suis sûre aussi, dis-je.

— Pourquoi en êtes-vous sûre? demanda-t-elle brusquement.

— Parce que, répliquai-je, à l'époque où vous

allâtes consulter la somnambule, M. Brodard-Peyrusse était très pauvre et qu'il magnétisait, pour vivre, Marie-Caroline Renaud.

— Ah!... s'écria Mme Mutel, qui vous a dit cela?

— Je le sais de source certaine.

— Vous le connaissez donc?

— Je ne l'ai jamais vu.

Elle me saisit les deux mains.

— Ecoutez, dit-elle, parlez, Suzanne.... vous me faites mourir!

— Achevez votre récit, répondis-je, je m'engage à vous dire ensuite tout ce que je sais.

Son récit fut abrégé par la fiévreuse envie qu'elle avait de savoir.

Elle reprit en parlant avec rapidité:

— Magnétisme, sorcellerie; je ne saurais dire quelle influence il exerça sur moi.... je l'aimais avec une passion qui tenait du délire: il y a des instans où je crois que je l'aime encore, malgré le mal affreux qu'il m'a fait.

Il n'employa pas avec moi beaucoup d'éloquence. Il me rappela ses poursuites obstinées. Il me dit qu'il avait quitté la France pour me fuir. Il me dit ce qu'il voulut: je crus tout.

Mais, toute éprise que j'étais, il ne serait pourtant point arrivé à son but s'il ne m'avait trompée.

Il me promit mariage et ajourna seulement notre union sous différens prétextes.

Je me défendis pendant quelques jours plutôt contre moi-même que contre lui; — puis je fus sa maîtresse.

Je crois qu'il m'a aimée. Je crois qu'il n'est pas dans sa nature d'aimer longtemps.

A force d'importunités, j'avais obtenu que notre mariage serait fixé au mois de janvier 1830.

Le 16 janvier de cette année, il enleva mon aide Elisa, et l'emmena dans le Midi de la France.

Elisa s'était développée; elle était vraiment d'une beauté remarquable; mais pouvais-je craindre d'elle le coup de la mort? Il me semble, quand je rappelle mes souvenirs, qu'ils se parlaient rarement, et que Rodolphe faisait peu d'attention à elle.

Une seule circonstance me revient. — Une fois, qu'il entrait au salon pendant que j'étais encore dans ma chambre à coucher, j'entendis Elisa qui lui disait en riant:

— Je sais de vos nouvelles, nouveau saint Vincent-de-Paul!... Vous faites une pension de dix mille francs par an à des gens de ma connaissance!

La réponse de Rodolphe m'échappa. Cependant, je saisis un murmure; il parlait bas à Elisa. Je ne l'interrogeai même pas après que Rodolphe fût parti.

Et quelques jours s'étaient à peine écoulés que je restais seule dans ma maison déserte, abandonnée à la fois par l'homme que j'aimais et par la seule femme que j'eusse nommée mon amie.

N'est-ce pas quelque chose d'extraordinaire et de redoutable?

La somnambule m'avait dit dans cette maison où ils étaient tous deux: „Vous êtes entourée de votre malheur!“

La première partie de sa prédiction réalisée ne fit-elle pas de la seconde une menace presque certaine?

Moi, accusée de meurtre! moi condamnée!...

CHAPITRE III.

Où il est question de revenans.

La petite sage-femme resta longtemps la tête appuyée contre sa main. J'hésitais maintenant à lui dire ce que je savais, craignant d'augmenter sa peine.

— Les avez-vous revus? demandai-je.

— Une seule fois Elisa, me répondit-elle; il y a déjà longtemps de cela... Elle était bien changée... On me la montra au théâtre, où elle était dans une loge avec des jeunes gens. On me dit: Voilà Mme Brodard-Peyrusse, la femme du millionnaire.

Souvenez-vous, Suzanne. La somnambule de la rue du Pont-de-Lodi lui avait annoncé cela.

Elle me vit. Elle fut prise d'un tremblement nerveux et se rejeta violemment au fond de la loge. Elle était pâle et ses yeux s'égaraient.

Elle criait en me montrant au doigt:

— Cette femme veut me tuer! cette femme veut me tuer!

Les gens qui étaient autour de moi disaient bien: C'est une folle! Mais cela faisait scandale, et je fus obligée de me retirer.

Je fis prendre des renseignemens. Elisa était bien véritablement mariée.

Il courait des bruits singuliers. On parlait de scènes terribles qui avaient eu lieu dans le ménage. La raison d'Elisa avait paru chanceler souvent. Dans ces momens, elle disait qu'on voulait la tuer.

Son mari la laissait fort libre et l'entourait même de jeunes gens.

Je ne comprenais rien à la conduite d'Elisa à mon égard. Je mis l'étrange scandale qu'elle avait fait sur le compte du dérangement de ses facultés mentales.

Mais, quelques jours après sa rencontre au théâtre, le commissaire de police de mon quartier me fit inviter à l'aller trouver.

Ma pauvre Suzanne, il y a des positions qui sauve-gardent. Ce n'est pas la nôtre. On dirait que nous sommes en suspicion par le fait même de notre état, et que nous subissons normalement cette peine que les tribunaux appellent la surveillance.

Cela vient de nous, sans doute. Il dépend d'un corps de se faire respecter. Nous ne nous sommes pas fait respecter.

Et puis, je ne sais quelle pensée lugubre s'éveille à notre nom. Il y a trop de sang dans nos annales. Ce crime lâche que désigne un mot odieux, ce crime qui étouffe une existence dans son germe et va chercher l'enfant, pour le poignarder, dans les entrailles même de la mère, ce crime qui révolte l'homme et auquel Dieu promet sa plus implacable colère, est inscrit à toutes les pages de notre histoire.

Chaque année jette sur le blanc de la honte plusieurs sages-femmes, instrumens salariés de l'hyprocrisie ou de l'orgueil, qui vont s'abritant derrière le meurtre depuis le commencement du monde.

Les exemples abondent et ne corrigent jamais. On ne nous considère pas. C'est à peine si les agens les plus humbles de l'autorité pensent nous devoir cette courtoisie, qu'on ne refuse à aucune femme.

Le commissaire de police me dit:

— Femme Mutel, vous avez proféré d'imprudentes menaces contre une personne haut placée, dont le mari a eu le tort d'entretenir avec vous autrefois des relations passagères. On a l'oeil sur vous. Prenez garde.

Dieu m'est témoin que je n'avais pas mérité d'être dégradée ainsi.

Je voulus me défendre ou demander au moins des explications.

— Mention de l'avertissement est faite sur mon livre, me dit le commissaire de police; femme Mutel, vous pouvez vous retirer.

J'obéis.

Que croire? Cela venait-il d'Elisa? Je ne l'ai jamais pensé; je ne le pense pas encore.

Elisa, pauvre belle enfant au coeur facile, à l'esprit borné, devait subir je ne sais quelle mystérieuse influence.

Etait-ce Rodolphe qui voulait me perdre?

Elisa disparut de Paris quelque temps après. Des bruits coururent. J'ai entendu des choses bien contradictoires.

Les uns prétendent qu'elle est morte; les autres qu'elle voyage en Italie; d'autres encore qu'elle est renfermée dans une maison de santé de la banlieue…

Il y a un an, j'ai été appelée au parquet du procureur du roi où j'ai subi un interrogatoire tout-à-fait inexplicable pour moi. On semblait croire que j'avais eu de récentes relations avec Elisa. On me demandait de faire connaître sa retraite.

A cette époque, je trouvai un protecteur dans la personne d'un digne et fier jeune homme, parent de la famille du Meilhan. Le prince Maxime de…, qui venait d'être nommé pair de France, m'abrita derrière son crédit.

Sans lui, je ne sais ce qui serait arrivé.

Quand je veux réfléchir à tout cela, je m'y perds. Peut-être Elisa s'est-elle enfuite; peut-être Rodolphe croit-il que je lui ai enlevé sa femme…

Elle s'arrêta, voyant que je secouais la tête.

Enfin, vous, Suzanne, me demanda-t-elle d'un ton de fatigue, que pensez-vous?

— Vous ne m'avez pas encore dit, répliquai-je, si vous avez revu M. Brodard-Peyrusse.

— Oh! lui, je l'ai revu souvent… de loin…. Il fait semblant de ne me point reconnaître… Sa fortune augmente… Il s'est lancé dans le monde officiel… C'est tout à fait un personnage.

Elle se tut.

Moi, je réfléchissais. Il me semblait que j'étais sur la voie de quelque machination dont les

rouages restaient pour moi dans l'ombre, mais dont j'allais deviner l'ensemble.

— Ce Rodolphe, dis-je, a-t-il pu croire quelquefois que vous saviez son passé?

— Son passé? répéta-t-elle. Quel passé?

— Un passé terrible, ma bonne Eugénie, prononçai-je lentement.

Elle devint pâle.

— Vous le connaissez donc? murmura-t-elle.

— Je vous l'ai dit: Je ne l'ai jamais vu.... Mais je le connais, en effet... Rappelez bien vos souvenirs... Quelque plaisanterie.... quelque petite colère... quelqu'une de ces menaces que les amoureux s'adressent au hasard ont-elles pu lui faire croire jamais que vous supposiez un secret dans sa vie?

— Non, me répondit Eugénie, qui tâchait de se recorder; non... Pourtant... attendez donc.... oui.... je lui ai dit une fois.... mais c'était une folie!

— Que lui avez-vous dit?... Tâchez de le répéter textuellement.

— Je lui ai dit.... nous causions de ses anciennes maîtresses et je faisais la jalouse... je lui ai dit une fois: vous avez si bien caché votre somnambule, qu'on ne peut plus prendre de renseignemens auprès d'elle!

— Ah!... fis-je, en lui prenant les deux mains, vous avez dit cela!

Il paraît que ma figure avait une expression étrange, car je vis ses lèvres blêmir et trembler.

— Suzanne! s'écria-t-elle, vous savez quelque

chose.... quelque chose de bien grave, j'en suis sûre.... Au nom de Dieu, Suzanne, ce que vous savez, dites-le-moi!

C'était grave, en effet, si grave que j'avais peur de n'être point crue.

Ma seule préoccupation en ce moment était de chercher, par avance, des preuves à l'appui du coup que j'allais porter.

Je le lui dis, et j'augmentai ainsi son épouvante, tout en préparant son esprit à la révélation que je tenais suspendue.

— Je ne veux pas qu'il reste en vous un doute, Eugénie, repris-je, parce que je prétends rester près de vous... Je vaux bien un autre garde-du-corps, allez.... Je suis très brave, et votre Rodolphe n'est pas au bout de ses peines!...

— Penseriez-vous qu'il médite quelque chose contre moi?

— Je ne le pense pas, j'en suis sûre... Mais répondez encore: ne vous êtes-vous jamais aperçu qu'il eût des terreurs nocturnes?

Pour le coup, elle recula son siége.

— Etes-vous sorcière? s'écria-t-elle.

— Il ne voulait jamais coucher seul, n'est-ce pas? continuai-je.

— Jamais, répondit-elle en baissant la voix; — et pourtant, ce n'était pas un lâche!

— Contre les hommes, peut-être, murmurai-je, mais contre les fantômes...

Elle me regardait avec une sorte d'épouvante.

— C'est vrai, fit-elle comme malgré elle; je l'ai vu trembler comme un enfant... J'ai entendu

ses dents claquer.... J'ai senti la sueur froide le long de son corps.... Il avait peur des revenans.

— Et il ne vous a jamais dit pourquoi?

— Jamais.

— Moi, je vais vous le dire: c'est que Marie-Caroline Renaud, la somnambule de la rue du Pont-de-Lodi, lui avait dit: *Tu me reverras*, la nuit où elle fut assassinée.

— Assassinée!.. par qui?...

— Assassinée par lui... et par deux autres.

Le nom des deux autres!

— Agost et Rondel.

— Les deux inséparables! balbutia la sage-femme qui s'affaissa, brisée.

CHAPITRE IV.

Où je vieillis beaucoup en quelques lignes.

Je la laissai un instant perdue dans ses réflexions; puis je repris:

— Je vous expliquerai, quand vous voudrez, comment je sais toutes ces choses. Mais dites-moi auparavant si vous connaissez cet Agost et ce Rondel.

— Jamais je ne les ai vus, répondit Mme Mutel, mais Rodolphe parlait d'eux sans cesse... Rondel était dans ses immenses propriétés de l'Ariége; Agost voyageait en Allemagne.

— J'aimerais mieux que vous les eussiez vus, dis-je; il faut connaître ses ennemis... Mais récapitulons: Vous savez par Elisa que M. Brodard-

Peyrusse fait une pension de dix mille francs à un vieux couple qui n'est point de ses parens. Je vous apprends, moi, que la femme est l'ancienne servante de la Renaud et que le mari est un ex-conducteur de la diligence de Paris à Sédan... Notez bien tout cela... Vous savez que Brodard, Agost et Rondel sont riches tous trois à millions et inséparables, selon vos propres expressions... Vous pourriez dire mieux que personne la date où commença cette grande prospérité de Brodard... Vous savez qu'il avait des relations avec Marie-Caroline Renaud; vous vous doutez bien même que cette voix mystérieuse qui commandait de loin à la somnambule, le jour où vous allâtes la consulter avec Elisa, lui appartenait... Je vous ai fait avouer en outre qu'il avait horreur de la solitude nocturne et que, malgré une certaine bravoure naturelle qu'il a, ses nuits sont pleines de vagues épouvantes.

Ecoutez-moi donc, maintenant; je vais trahir pour vous le secret qui ne m'appartient pas.

Ecoutez-moi, et n'enviez pas le sort d'Elisa, car la prédiction de la somnambule est accomplie ou s'accomplira à la lettre.

Si elle n'est pas morte, elle *mourra femme d'un millionnaire.*

Et cela ne tardera pas. Il n'en est pas à son coup d'essai, comme vous allez le voir.

Je racontai alors toute cette bizarre histoire de l'abbaye de Morévault, telle qu'elle était, nette et précise dans mes souvenirs.

La nuit tout entière s'était écoulée tandis que

nous échangions ces confidences. Le petit jour nous retrouva toutes deux, serrées l'une contre l'autre, pâles et voyant tout en noir.

Il y avait une menace suspendue au-dessus de la tête de ma petite sage-femme. Je voulais qu'elle le sût. Elle le croyait maintenant mieux que moi-même.

Mais elle était vaillante, et voici ce qu'elle me dit:

— Je combattrai, Suzanne, et vous m'aiderez... Jusqu'ici, j'ai fait de mon mieux pour accomplir mon devoir... J'ai commis une faute; j'en suis punie: c'est justice... Je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est de m'épargner l'accomplissement de cette affreuse prédiction: l'accusation de meurtre et la condamnation...

Je travaillais sérieusement et avec courage. Il ne faut qu'un an d'ordinaire pour arriver au diplôme de sage-femme; mais j'étais trop jeune et Mme Mutel voulait faire de moi une praticienne hors ligne.

Les deux années qui suivirent furent à peu près vides d'événemens. Mes études les remplirent.

Je dois cependant rapporter un fait que je ne communiquai point à ma bonne Eugénie, mais qui m'inquiéta beaucoup à son endroit.

Nous avions une jeune domestique arrivant de la province, qui était assez intelligente pour répondre aux cliens en notre absence. Un jour que j'étais dans ma chambre, j'entendis dans la salle

à manger, où Jeannette travaillait, une voix qui ne m'était pas inconnue.

Jeannette ne savait pas que j'étais rentrée.

Mon piano qui annonçait ordinairement ma présence, se taisait.

— Madame Eugénie Mutel? demanda le nouveau venu.

— Elle est sortie, monsieur, répondit Jeannette.

Puis, la formule ordinaire:

— Est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire?

Au lieu de répondre, la voix baissa. Je crus comprendre qu'on demandait la permission d'attendre. Puis, j'entendis un nom: Elisa...

Mon oreille savait se coller aux serrures.

L'étranger demandait:

— N'avez-vous jamais vu ici une jeune femme très pâle... l'air un peu fou?...

— Jamais, répondit Jeannette.

Un son argentin se fit, après que quelques paroles, trop bas prononcées eurent été échangées.

Je mis l'oeil à la serrure. Je vis notre Jeannette qui recevait de l'argent des mains de qui?

Des mains de maître Testulier, l'ancien complice de Félicité Fontanet!

Jeannette fut chassée le soir même; mais que voulait dire cela?

Testulier avait-il des accointances avec Brodard-Peyrusse?

Et si cela était, quelle obstinée poursuite ce Brodard-Peyrusse exerçait-il contre ma pauvre patronne?

Il y avait maintenant des années que le roman

était oublié. Nous n'avions jamais entendu parler d'Elisa depuis cette nuit où Eugénie m'avait conté son histoire.

Nous la supposions morte.

J'étais payée pour savoir que le Testulier était un déterminé coquin, capable de tout et ne reculant devant rien.

La guerre allait-elle recommencer?

Dès que j'avais été mise à même de sonder ce mystère, une pensée m'était venue: la pensée que ce Brodard voulait se débarrasser à la fois d'Elisa et d'Eugénie.

Toutes deux, croyait-il, en savaient trop long sur son passé. Il ignorait au juste ce qu'elles savaient et c'est ce qui l'empêchait de brusquer les choses.

Seulement, Elisa le gênait bien autrement que la petite sage-femme.

Sans Elisa, il eût été libre.

Et malgré ses cheveux qui grisonnaient, c'était un fanatique épouseur.

Un mariage d'un certain acabit l'eût décidément assis dans ce monde du pouvoir où il n'était qu'au pied levé.

Testulier venant demander chez nous Elisa, qu'on savait fort bien n'y point être, c'était comme le premier coup de feu d'un siége en règle.

Cependant, les jours passèrent, et nous n'entendîmes parler de rien.

J'avais dix-neuf ans. Malgré ma beauté qui allait se développant, je m'arrangeais pour paraître

beaucoup plus âgée. Toutes les femmes savent que ceci est une affaire de toilette.

Comme je n'avais point d'extrait de naissance, je comptais obtenir mon diplôme dès cette même année 1839, à l'aide d'actes de notoriété et par la protection de quelques belles connaissances que ma petite patronne avait.

J'obtins en effet la permission de passer mon examen par l'intervention du prince Maxime de ..., que je ne vis point, mais qui m'écrivit et fut d'une obligeance extrême.

Je reçus à cette occasion une lettre de félicitations de maman marquise: trois lignes où elle me nommait sa chère petite fille; je mouillai le papier de mes larmes.

Mon examen fut très brillant. Il devait l'être. J'en savais réellement beaucoup plus que le commun des accoucheuses. Outre l'excellente éducation première que je tenais de Mlle Irène (présentement Mme la baronne d'Avray), j'étudiais depuis près de trois ans, ce qui n'est pas ordinaire. Je ne m'étais pas bornée aux cours de la Faculté, j'avais pris des leçons particulières d'un médecin célèbre et suivi assidûment plusieurs praticiens.

Je me fis inscrire sous le nom de Mme Suzanne Lodin.

Je prenais ainsi par avance le nom de mon futur mari, Gustave Lodin.

Mais, s'il faut l'avouer, je commençais à désespérer de jamais le revoir.

CHAPITRE V.

De ma première aventure de sage-femme.

Selon mon estime, au moment où j'obtins mon diplôme, j'étais dans ma vingtième année. Au lieu de réparer des ans l'irréparable outrage j'avais été obligée de le hâter. Je pense que Dieu me pardonnera cette petite supercherie.

C'était tout à fait à la fin de 1839.

Le jour même où j'eus mon parchemin, vers dix heures du soir, on sonna à la porte de Mme Mutel. Celle-ci était harassée de fatigue. Elle avait fait depuis le matin trois accouchemens.

Elle venait de se mettre au lit.

J'allai ouvrir. Un homme entre deux âges se présenta: figure honnête et bourgeoise, oeil débonnaire.

Est-ce vous qui êtes la sage-femme? me demanda-t-il.

— C'est moi, répondis-je sans hésiter.

La chambre n'était éclairée que par une lampe chargée de son abat-jour. L'étranger jeta sur moi un regard et reprit:

— C'est pour un accouchement, tout de suite.

— Le temps de prendre mon châle et mon chapeau, dis-je, je suis à vous.

Il est certain que j'avais de fâcheux pressentimens par rapport à ma bonne Eugénie. Les courses de nuit ne sont pas sans danger pour les sages-femmes. Je voulais autant que possible lui éviter les courses de nuit.

J'avais abrégé mon colloque avec le client nou-

veau, parce que j'espérais qu'elle n'aurait point entendu.

Je me trompais. Pendant que je m'habillais rapidement, elle m'appela.

— Que veut-on? me demanda-t-elle.

— Rien, répondis-je; une femme qui venait se faire visiter... j'ai dit que vous n'étiez pas là.

Elle se rendormit. J'étais prête. Je descendis avec mon gros chauve, qui avait l'air tout innocent.

Un fiacre nous attendait à la porte. Je regardai dedans, car j'avais la tête pleine d'histoires plus ou moins romanesques, et je n'étais pas très rassurée.

— Est-ce que vous croyez que j'ai amené l'accouchée? me demanda candidement mon chauve.

Cette bêtise me donna confiance. Je ne sais pourquoi on a confiance dans les gens qui ont l'air bête. C'est un grave tort.

Du reste, le fiacre était vide.

Nous y montâmes.

— Où donc allons-nous? demandai-je.

— Oh! pas bien loin, me répondit mon chauve; là-bas, du côté de l'Hôtel-Dieu... vous savez.

— Est-ce une primipare?

— Si c'est... quoi?

— Une femme à sa première couche?

— Oh!... vous savez... je ne sais pas.

— Est-elle jeune?

— Assez... je pense bien.

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Oh!... vous savez... je suis un voisin.

Je le regardai plus attentivement. Il jouait tant qu'il pouvait avec les brassières du fiacre.

— A-t-elle les vraies douleurs ou les *mouches?* demandai-je encore.

— Les mouches? répéta mon chauve; qu'est-ce que les mouches?

— Les avant-coureurs.

— Oh! vous savez... ce sont peut-être les mouches... ou bien les vraies douleurs.

Le chauve devait être un Belge. Il m'impatientait horriblement.

Telle est la mission des Belges par rapport aux autres populations de la chrétienté.

J'étais lasse de l'interroger. Cependant, je voulus savoir qui l'avait adressé à la maison. Je le lui demandai.

— Ma foi, me répondit-il, vous savez... c'est M. Moreau... ou M. Martin... les connaissez-vous?

Nous arrivions au pont de l'Hôtel-Dieu. Le fiacre allait bon trot. Il dépassa l'hospice et se mit à courir le long des quais.

— Vous m'aviez dit, m'écriai-je, que c'était du côté de l'Hôtel-Dieu.

— Oh! fit mon chauve, vous savez... un peu plus loin... place Maubert... montagne Sainte-Geneviève... rue Mouffetard... Moi, je ne connais pas bien Paris.

Cette réponse me mit martel en tête.

J'eus un instant l'idée d'appeler au secours par la portière.

Mais il y avait encore beaucoup de monde dans les rues. Les marchands de vins et les estaminets

restaient ouverts. Je me raillai moi-même et me traitai de poltronne.

Quand on a la conscience de son propre courage et que de pareils mouvemens vous viennent, il faudrait y céder; ce sont des avertissemens.

Nous traversâmes la place Maubert. Malgré la méchante apparence de ses rosses, le fiacre se mit à gravir au grand trot la rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

— Vous savez, me dit le chauve en passant derrière le Panthéon, nous voilà presque arrivés.

Une fois dans la rue Mouffetard, nous rencontrâmes moins de monde. Les bouchons fermaient ou étaient fermés. Je vis de loin le corps-de-garde, et je dus faire un mouvement qui indiquait mon dessein, car le chauve me dit bonnement:

— Vous savez... c'est la quatrième porte après le factionnaire.

Je respirai. J'avais eu une belle peur!

Mais je ne cessai de surveiller mon chauve. S'il fût resté immobile en passant la quatrième porte après le factionnaire, j'aurais certainement crié.

Il ne resta pas immobile. Il tourna le bouton d'appel, et la sonnette retentit.

— Nous allons descendre, me dit-il; tiens! on dirait qu'il a de la peine à arrêter ses chevaux!

Je ne peux dire combien le Belge mettait de bonne foi dans ses menteries.

Au son du timbre, le cocher de fiacre, au lieu d'arrêter, avait fait prendre à ses rosses un galop cahottant et désespéré.

Ce timbre était manifestement un signal convenu.

Le corps-de-garde était désormais hors de la portée de la voix: rue déserte, boutiques fermées.

Il eût été dangereux d'appeler.

Mon chauve disait en riant tranquillement:

— Est-ce que nos haridelles ont pris le mors aux dents?

Puis, s'adressant à moi:

— Vous savez, n'ayez pas peur... C'est une primipare... une primipare qui s'est passée du sacrement. On veut faire la chose sans chandelle... Vous allez gagner cent écus à tâtons... Voilà.

Le fiacre tournait court l'angle de la rue du Banquier.

Cela s'appelle une rue, mais c'est en réalité une manière de chemin pratiqué entre des murs de jardins. Il n'y a pas une âme en plein jour.

La nuit, les voleurs eux-mêmes n'auraient garde d'y venir, sûrs qu'ils seraient d'être volés.

Le fiacre s'arrêta au milieu de la rue à peu près.

Je ne disais plus rien. J'observais tout avec une scrupuleuse attention.

Maintenant que le danger était certain, toute ma fermeté me revenait. J'éprouvais une certaine jouissance à mesurer l'étendue de mon sang-froid.

Je vis sortir d'une porte de jardin deux individus dont le visage disparaissait derrière le collet remonté de leurs paletots.

— Vous savez, me dit mon chauve, restez là... Voici les bourgeois... Vous allez parler avec eux.

Les *bourgeois* s'avançaient. Mon chauve descendit, puis monta sur le siége, à côté du cocher.

Je venais de chercher des yeux le numéro du fiacre, afin d'avoir au moins un indice en cas de malheur.

Mais le fiacre n'avait pas de numéro.

Si j'avais vu cela plus tôt!...

Les deux bourgeois montèrent à la place du chauve, qui leur dit:

— Elle n'a pas trop fait la méchante... Vous savez!

Je ne voyais absolument pas leurs figures.

En s'asseyant, celui des deux qui semblait être le maître s'écria en me regardant:

— Mais il y a erreur! Ce ne peut être la femme Mutel... Celle-ci est toute jeune!

Il ouvrit la portière qui était derrière lui.

— Où as-tu été nous chercher ça, Verlaëns? cria-t-il.

— Vous savez, répondit le chauve, rue de la Jussienne, maison des Bains.

— Est-ce que vous tenez beaucoup à Mme Mutel? demanda le second bourgeois.

— C'était pour jouer un tour à cette racaille de Rodolphe, répondit le maître; ça lui aurait fait une peur d'enfer.

— Si vous n'y tenez pas, dit l'autre, dépêchons.. le temps presse!

Le maître s'adressa à moi d'un ton hautain.

— Vous êtes bien sage-femme? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondis-je.

— Diplomée?

— Diplomée.

— Vous avez l'air bien jeune!... grommela-t-il.

— Si vous n'avez pas confiance... commençai-je.

— Je n'ai qu'à vous ramener chez vous, n'est-ce pas? acheva le maître. — Vous me mettez le marché au poing... Non, non... ce n'est pas ainsi que la chose se passera... On se sert de ce qu'on a;... et puis, vous êtes peut-être très habile...

— Je ne me vante pas de cela, répondis-je.

— C'est à dire que vous avez bonne envie qu'on vous envoie mettre au lit... C'est impossible... Il s'agit maintenant de la vie d'une femme... Sur votre conscience, saurez-vous accoucher sans voir?

— S'il s'agit de sauver une femme, sur ma conscience, je le puis.

— Les yeux bandés?

— Oui, les yeux bandés.

— Alors, tout est au mieux.... laissez-vous faire, et vous serez honorablement récompensée.

Celui des deux bourgeois qui semblait être en sous-ordre tira de sa poche un volumineux foulard, l'arrangea en bandeau et me le noua sur les yeux.

Je ne fis aucune résistance.

— Encore une fois, me dit le maître êtes-vous sûre de pouvoir opérer ainsi sans danger?

— J'en suis sûre, dans les cas ordinaires.... Dans les cas exceptionnels et qui demandent l'emploi du fer, la loi nous oblige à réclamer un médecin.

— S'il faut l'emploi du fer, grommela le maître, à la grâce de Dieu!... En route!

L'autre inconnu fit tinter le timbre. Le fiacre s'ébranla aussitôt.

Je ne doutai pas un seul instant que nous n'allions fort loin du quartier Mouffetard. Cette comédie, jouée par le chauve, était toute préparatoire et destinée seulement à rendre inutile ce premier et prudent coup d'oeil que j'avais jeté à l'intérieur du fiacre en quittant la maison.

Je rassemblais toutes mes facultés en un seul travail. Mesurer ou juger la route que j'allais faire, afin de la reconnaître à l'occasion.

Pour cela, j'avais imaginé un procédé que le Petit-Poucet ne dédaignerait point en une occasion où il n'aurait ni vesces, ni pois, ni cailloux blancs.

Seulement, il exige de la mémoire.

Je comptais en moi-même *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six* etc., jusqu'au moment où le fiacre changeait de direction. Je notais alors en mon souvenir le nombre acquis, et je recommençais jusqu'à un nouveau détour. En même temps, j'observais divers autres indices: le son du pavé, qui varie suivant la largeur des rues, les pentes, facilement appréciables par la position même du corps dans la voiture; les bruits extérieurs, les odeurs, etc.

Je me promettais d'écrire tout cela à mon retour, si jamais je revenais de là.

L'ensemble de mes observations, pendant une route qui dura une grande demi-heure, peut se résumer ainsi: Tente-sept détours, dont je croyais avoir la mesure à peu près exacte par mes chiffres,

deux descentes principales, dont l'une était très certainement la montagne Sainte-Geneviève, et une montée. Deux passages de ponts, que j'avais reconnus au son particulier des roues sur le pavé et à l'air plus vif frappant sur ma joue; au vingt-unième détour, cris de gindre, odeur de pain chaud; à l'avant-dernier, fumée de houille, bruit d'une machine à vapeur.

On ne s'avise jamais de tout. Mes compagnons de route auraient pu bien facilement tromper et mêler tous mes calculs en m'adressant la parole. Mais ils étaient sans doute fort préoccupés: pas un mot ne fut prononcé le long du chemin.

Au dernier détour, nous quittâmes le pavé pour prendre la terre franche.

Presque aussitôt après, on s'arrêta.

Un marteau retentit contre une porte qui devait être presque monumentale, car elle sonna plein et grave.

— Donnez-moi votre main, me dit le maître, qui était descendu le premier.

J'obéis. Je fus introduite dans une cour où un chien aboya très loin de moi: donc elle était vaste.

On me fit tourner brusquement au bout de six pas, et monter un tout petit escalier dont la rampe était humide.

— Il fait aussi noir ici la nuit que le jour, grommela le maître.

Je notai cette parole, et j'en profitai, comme on pourra le voir.

Dès la première volée, j'entendis les cris de la femme en couches.

CHAPITRE VI.

Où je suis forcée d'opérer à tâtons.

Certes, ce début dans la carrière était rude et plus d'une eût trébuché à ce premier pas.

Mais ne nous vantons point.

On m'introduisit dans une chambre qui précédait celle de l'accouchée et où plusieurs personnes s'entretenaient.

— Est-ce enfin la sage-femme?

La voix qui fit cette question me frappa. Je ne l'avais jamais entendue; mais je me sentis certaine de la reconnaître à l'occasion.

Comme j'arrivais au seuil de la seconde chambre, en un moment où la patiente se taisait, mon oreille se tendit parce qu'on chuchottait derrière moi.

D'après le nombre des voix, je présumai qu'ils étaient cinq dans cette pièce, y compris mes deux compagnons. Il y avait une femme.

Je ne pus saisir avec précision chaque mot des chuchottemens, mais je compris en gros quelque chose comme ce qui suit:

— Ils ont voulu lui faire une niche!

— Ils voulaient voir le nez que ferait Rodo en face de son ancienne.

— Pourquoi n'est il pas là, Rodo?

Et la voix de femme:

— Il y avait une niche à lui faire, c'était de lui planter une balle dans la tête, à quinze pas, sur le terrain.

Celle-là devait être une luronne!

Comme je passais le seuil, il me sembla qu'on

prononçait le nom d'Agost tout à l'autre bout de la chambre.

Je n'aurais pu absolument l'affirmer.

Mais j'étais montée à ce diapason où rien n'étonne plus. Je me faisais en quelque sorte la complice des bizarreries qui m'entouraient, et je tâchais, à mon insu, d'augmenter encore ce que la situation avait en soi d'extraordinaire.

Il y a bien des Rodolphe, dans ce monde. J'avais entendu une fois Rodolphe, deux fois Rodo. Ce devait être le même individu.

On avait parlé de l'*ancienne* de ce Rodo ou Rodolphe, et du *nez* qu'il ferait à sa vue.

N'était-ce pas tout comme si on eût dit son nom de famille?

Ce n'était pas moi, en effet, que l'on avait cru avoir à cette fête, c'était Mme Mutel, ma patronne. Mme Mutel n'appelait jamais le docteur Brodard-Peyrusse que Rodolphe.

Si Brodard-Peyrusse se trouvait mêlé à ceci, qu'y avait-il d'étonnant à ce que son ami Agost fût de la partie?

L'accouchée recommençait à crier, quand j'entrai dans sa chambre. On ne m'avait pas trompée. C'était une jeune fille. L'accent de ses plaintes le disait.

Mon intelligence était surexcitée à un point vraiment prodigieux; tous mes sens me paraissaient avoir doublé de puissance.

J'avais la certitude de voir clair au fond de ce mystère avant d'avoir quitté la maison.

En approchant du lit, je me souviens que je

classais avec méthode chaque fait, chaque observation dans ma mémoire, et que, gourmandant ma propre impatience, je me disais:

— Attendons pour conclure!

— Quand tu crieras, dit auprès de moi la voix de femme qui s'adressait à l'accouchée; il faut que ça soit comme ça... Tu aurais mieux fait de crier il y a neuf mois .. et quand même j'aurais dû faire le coup moi-même, le vieux coquin aurait eu la tête cassée!...

— Oh! mère!... mère!... fit la patiente, que je souffre!

— Sacrebleu! prononça la voix de femme en accentuant carrément chacune de ces trois syllabes; il me le paiera de façon ou d'autre!

Le son s'étouffa. Je compris qu'elle baisait l'accouchée. Je crois bien pouvoir affirmer qu'elle l'appela *ma fille*.

— Allons, vous, me dit-elle en me prenant par le bras, faites votre affaire, et marchez droit... Je vous préviens que je m'y connais un peu!

Je pratiquai immédiatement le toucher.

C'était pendant une douleur. La jeune femme criait. L'autre me dit avec un accent vraiment maternel:

— Vous lui faites mal!

Il n'y avait que nous trois dans la chambre. Dans la pièce voisine, on causait et l'on riait.

La porte restait grande ouverte. Une forte odeur de fumée de tabac pénétrait jusqu'à nous.

— Avez-vous besoin de quelque chose: de-

manda sur le seuil celui de mes compagnons de route qui semblait en sous-ordre.

L'accouchée toussa, prise à la gorge par l'âcre odeur de la fumée.

— Tas de sans coeur! s'écria énergiquement la femme; j'ai besoin que vous nous donniez la paix!... Fermez la porte, et allez au diable!

Pendant cela, je faisais mon office, je puis le dire, en conscience, mais je ne cessais point d'avoir l'oreille au guet.

Avant qu'on n'eût refermé les deux battans de la porte, j'avais saisi encore quelques mots à la volée.

— Parbleu! avait dit une voix que je n'avais pas encore entendue, il sera tombé en syncope dans quelque coin.... Il n'y a pas de lune aujourd'hui... il aura vu ses fantômes!...

— Il ne demande pas mieux que d'épouser, ajouta un autre; mais le moyen, tant que l'autre vivra...

— Bavards! grommela la femme.

Puis elle reprit rudement en s'adressant à moi:

— Vous vous occupez trop de ce qui se passe, ma bonne; à votre affaire!

Mon affaire n'était pas bien difficile. C'était un accouchement magnifique. L'enfant se présentait admirablement et serait venu tout seul.

Je le dis. La femme me frappa sur l'épaule.

— Voilà qui est bien! s'écria-t-elle; voilà qui est bien... Au moins, vous ne vous en faites pas accroire!... Entends-tu, Bichette... il n'y a pas de danger, et ça va être bientôt fini.

L'accouchée gémissait. Entre deux douleurs, elle dit:

— Je ne veux pas qu'on emporte mon enfant dans la chambre là-bas... je veux le garder près de moi... Entends-tu?

— Oui, j'entends... ne t'inquiètes pas...

Un grand bruit se fit tout à coup dans la pièce voisine.

— Rodo! Rodo! voilà Rodo!

La patiente tressaillit sous ma main.

— Qu'il ne vienne pas! murmura-t-elle.

— Il n'y a pas de danger! répliqua la femme.

Les voix étaient tellement confuses de l'autre côté de la porte, que je ne comprenais plus rien. Tout le monde parlait à la fois.

Le brouhaha ne se taisait même pas lorsque l'accouchée poussait ces grands cris des dernières douleurs, que personne ne peut entendre sans avoir le coeur serré.

Dans la crise suprême qui la souleva et la lordit, elle appela:

— Edmond! Edmond!

— Veux-tu bien te taire! s'écria la femme, qui tui mit la main sur la bouche.

Je tenais l'enfant. Un bruyant éclat de rire retentit dans la pièce voisine.

Ce dernier nom, prononcé par la jeune accouchée, détruisait tous mes calculs et me jetait dans une étrange perplexité.

— Voyons! voyons! coupez le cordon! s'écria la mère; vous ne pourrez pas deviner nos petites histoires, c'est moi qui vous le dis!

Le fait est que le fil conducteur qui jusqu'ici m'avait guidée venait de se rompre.

Je nouai le cordon. L'enfant, qui était du sexe masculin et parfaitement conformé, eut tout de suite de l'air dans les poumons et jeta ce premier cri qui est la naissance.

La vie ne vient qu'à ce cri.

Et presque toujours à ce cri répond ce murmure indistinct, ce roucoulement, comment dire? cette caresse chantée qui est presque la même chez la femelle de l'animal et chez l'épouse de l'homme: grand soupir de joie qui rend le coeur sonore...

— Mon enfant! dit la jeune femme; donnez-moi mon enfant!

Je le tenais déjà dans le bassin.

La porte s'entrouvrit. La voix du maître demanda:

— Est-ce fait?...

Il y eut un mouvement dans la chambre. L'oeil seul aurait pu me dire ce qui se passait.

— Mon enfant! répétait l'accouchée; donnez-moi mon enfant!

Je sentis qu'on le prenait entre mes mains. Je crus que c'était pour le porter à sa mère. Mais presque au même instant, la femme à la grosse voix me dit:

— Allons! délivrez-la!

Elle me guida vers le lit. L'accouchée ne parlait plus.

Pendant que je la délivrais, je sentis qu'elle pleurait.

— Lavez-vous! ordonna la femme en me présentant de l'eau.

— Mais l'enfant?... dis-je.

Un sanglot souleva la poitrine de l'accouchée.

— L'enfant! répétai-je avec force; je n'entends plus ses cris?

— L'enfant est avec sa nourrice, me répondit la femme; ne vous inquiétez pas de cela!

Depuis quelques minutes, l'idée d'un crime m'avait quittée.

Elle revint avec plus de force.

Quelque chose d'horrible me passa devant les yeux. Je me dis: On a tué l'enfant là, dans cette chambre qui semble vite maintenant; on l'a tué à deux pas de sa mère!...

Et en ce moment, dans la cour ou dans le jardin, sous les fenêtres, on fait un petit trou dans le sol...

Je lavai ma main droite et je glissai l'autre, qui resta toute imprégnée de sang, sous mon châle.

Je reçus l'argent qu'on m'offrit dans ma main droite.

— Faites-moi sortir, dis-je, j'étouffe ici!

Ce fut la femme qui me guida au travers de la première chambre déserte. Nous descendîmes ensemble le petit escalier.

J'avais la rampe à ma gauche. J'y appliquai à plusieurs endroits, en dessous, ma main, imprégnée de sang.

Il y avait vingt-deux marches. Je fis cinq marques.

En sortant, j'essuyai ma main contre le bois de la porte d'entrée.

La femme n'était plus là.

Mais j'entendais un bruit sourd par dessus un mur voisin, à droite de l'entrée.

— Vous savez, me dit-on; montez.

Je reconnus la voix de mon Belge chauve.

Après une demi-heure de marche, il tourna le bouton et délia lui-même mon bandeau, qu'il mit dans sa poche.

Le jour naissait, nous étions entre l'Observatoire et la grille du Luxembourg.

— Vous savez, me dit-il, on est bien embarrassé dans les familles quand il arrive des choses comme ça... Bonsoir.

Je venais de descendre. Le fiacre partit au galop.

Il n'avait pas plus de numéro à l'extérieur qu'à l'intérieur.

CHAPITRE VII.

Histoire de la rampe sanglante.

Je fis la route à pied de l'allée de l'Observatoire à la rue de la Jussienne. En arrivant, mes jambes ne pouvaient plus me soutenir.

Eugénie m'attendait, folle d'inquiétude.

Je tombai sur un siége, et je lui demandai un verre d'eau.

Il me fut impossible de répondre à ses questions. L'idée fixe de retrouver la maison où s'é-

tait commis le crime me tenait avec une violence incomparable.

Je prononçais machinalement ces mots:

— Je n'ai rien.... je n'ai rien.... je vous dirai tout!

Il y avait, près du siége où j'étais tombée en entrant, une table, et sur la table ce qu'il fallait pour écrire.

J'attirai à moi le papier, la plume, l'encre. Eugénie me vit avec stupéfaction aligner des colonnes de chiffres, posés de cette sorte:

1. — 59. — Droite.
2. — 33. — Droite.
3. — 114. — Gauche.
4. — 17. — Droite.

Ainsi de suite jusqu'au nombre 37 à la première colonne.

En regard du nombre 21, j'écrivis cette mention: Cris de gindre, odeur de pain chaud, à gauche.

En regard du no 36, cette autre: Fumée de houille, bruit de machine à vapeur; fin du pavé.

Les 13e et 15e nombres avaient en regard le mot *pont*.

La petite sage-femme crut que j'avais perdu la raison.

— Gardez-moi ce papier, lui dis-je après l'avoir plié. Je vais faire une grande maladie. Vous me le rendrez après.

Loin d'avoir perdu la raison, j'avais à cette heure qui précéda le premier accès de fièvre, une lucidité d'intelligence extraordinaire et que je n'ai peut-être jamais possédée à un degré pareil.

Pendant que ma patronne faisait la couverture de mon lit, me regardant avec effroi et voyant en moi déjà des symptômes de délire, mon esprit combinait avec une précision admirable un système de probabilités où tous les faits, perçus depuis mon départ, la veille, à dix heures, étaient casés et disaient leur mot.

Je n'avais rien oublié, absolument rien.

Chacune de mes sensations était si vivante qu'il me semblait, en me la rappelant, l'éprouver encore.

De l'ensemble de ces faits, de leur choc, de leur confrontation, je tirais des conséquences peut-être fautives, mais dont l'évidence me frappait comme un éclair.

Il faut bien que je le dise. Je ne retrouvai point cela intact après ma maladie.

Car je fus malade, très malade.

Ce qui brillait avant la fièvre devint après terne et confus.

Sans ma note chiffrée, j'aurais cherché en vain à renouer mes souvenirs, et peut-être cela eût-il épargné bien des malheurs !

Voici, autant que ma mémoire peut me servir, et assurément elle est beaucoup plus précise aujourd'hui qu'au lendemain de ma maladie, voici l'édifice mental que j'avais bâti, le tout que j'avais formé à l'aide de mes observations éparses et décousues.

M. Agost, l'un de ces trois hommes qui ne voulaient point rester seuls la nuit, l'un de ces trois hommes qui étaient devenus riches tout à

coup en 1828, Agost avait une fille en âge d'être mariée.

Une fille naturelle, selon toute apparence, et qui était dans une famille autre que la sienne. Le ton des personnages me disait cela.

Ce jour, et non pas plus tard. Ce fut précisément, lors de la lutte que j'entamai, ces intuitions de détail qui me manquèrent.

Je voulus combattre trop vite. Il faut le temps pour ramener certaines impressions, comme pour faire revivre ces pauvres peintures assassinées sous le badigeon de nos églises.

Agost avait dû être au ban de cette famille. Cette famille ne devait point tenir dans le monde le même rang qu'Agost lui-même.

Le rang qu'il tenait actuellement.

On avait dû se réconcilier à cause de sa fortune.

Il y avait là-dessous quelque sordide combinaison d'intérêt.

Nos drames parisiens évitent très souvent leur dénouement tragique à l'aide d'un portefeuille offert à propos ou d'une donation bien faite pardevant notaire.

Voilà pour le rôle d'Agost.

Quant à Brodard-Peyrusse, il était à la fois, selon toutes probabilités, séducteur et dupe.

Déjà, plusieurs fois, ce don Juan du magnétisme s'était présenté dans diverses familles en oubliant de dire qu'il était marié.

Il était venu ici comme épouseur. On l'y avait peut-être entraîné. Un mot de cette femme que l'accouchée appelait sa mère aurait pu donner à

penser qu'on regardait véritablement Brodard-Peyrusse comme l'auteur de la séduction. La femme avait parlé de lui mettre une balle dans la tête à quinze pas, sur le terrain.

Mais il y avait peut-être là des gens qu'il fallait tromper.

Une heure après, cette même femme n'avait manifesté aucune surprise lorsque sa fille, à ce moment où la législation suisse déclare qu'une femme ne peut pas mentir, avait prononcé par deux fois le nom d'Edmond.

Elle s'était bornée, la mère, à dire avec une sorte d'effroi.

— Veux-tu bien te taire!

Et un éclat de rire, venu tout exprès pour servir d'écran, s'était fait entendre aussitôt dans la pièce voisine.

Il résultait pour moi de tout ceci, non point d'une façon confuse, mais clairement et nettement, que Brodard, se croyant le père de l'enfant, avait promis d'épouser la jeune fille séduite par un autre et peut-être abandonnée;

Qu'il ne pouvait épouser tant qu'Elisa, sa femme, était vivante;

Que les gens réunis là-bas connaissaient sa position et cette impossibilité;

Qu'il y avait là, par conséquent, tout un tribunal pour condamner Elisa, comme on avait condamné la pauvre petite créature dont le cri était encore dans mon oreille.

Mais ce n'était pas tout.

Je voyais, le mot n'est pas trop fort, je voyais

à cette heure d'exceptionnelle lucidité, je voyais un lien logique et fatal qui faisait aboutir la série de ces faits dans la vie même d'Eugénie Mutel.

Ceci disparut fort vite. Mais j'affirme que je ne parlai point à la sage-femme ce jour-là, parce que je n'aurais pas pu lui parler sans lui dire :

— Vous êtes perdue!

Je me mis au lit. J'y restai trois semaines. Ma patronne ne me quitta pas et me soigna comme la soeur la plus tendre.

Chaque fois que j'avais le délire, je comptais lentement : *un, deux, trois, quatre, cinq, six*, etc.

Et je parlais de rampe sanglante.

Au début de ma convalescence, je ne me souvenais absolument pas de ce qui s'était passé.

Ma tête était vide.

Ce qui éveilla ma mémoire, ce fut le récit des paroles prononcées dans mon délire.

On a coutume de répéter aux malades ce qu'ils ont dit dans la fièvre. C'est peut-être un tort. Cela les frappe très violemment.

Eugénie était de cet avis; mais la domestique, transgressant ses ordres, me parle de mes dénombremens fantastiques, — et de la rampe sanglante.

Cela la faisait beaucoup rire, cette bonne fille.

Quand Eugénie rentra, elle dut croire que j'étais retombée au plus fort de mon mal.

La fièvre m'avait reprise. C'était l'effort terrible que je faisais pour me souvenir qui me l'avait rendue. Je recommençais à compter laborieusement, je prononçais des paroles que nul ne

pouvait entendre, et ce mot revenait sans cesse parmi l'apparente incohérence de mon discours:

— La rampe!.... On trouvera du sang à la rampe.

Eugénie, épouvantée, envoya chercher le médecin.

Le médecin avait dit qu'une rechute serait probablement fatale.

Mais je la priai de renvoyer la bonne et de fermer les portes. Dès que nous fûmes seules, je me levai sur mon séant.

— Je crois que je me souviens, lui dis-je d'un ton très calme; mais peut-être est-ce un mauvais rêve... Vous allez prononcer mon arrêt.... Vous ai-je remis, oui ou non, à une époque que je ne saurais préciser, un écrit où se trouvent des chiffres et quelques notes, inintelligibles pour vous?

La petite sage-femme eut d'abord la présence d'esprit de me répondre négativement, mais cela ne réuissit point.

Je pris ma tête à deux mains, et me laissai retomber sur mon oreiller comme si j'eusse reçu un coup de massue.

— Alors, m'écriai-je, que Dieu ait pitié de moi... Je vois bien que je suis folle!

Je restai sans bouger et sans parler, comme morte.

Eugénie vint m'embrasser; elle me fit mille caresses. Elle n'obtint rien, sinon cette déclaration faite d'un ton d'implacable détermination.

— Je suis folle.... J'ai dans l'esprit tout un

monde qui n'existe pas.... Je ne veux plus ni manger ni boire... Je veux me laisser mourir.

Elle eut peur. Elle alla chercher ce papier que j'avais écrit au retour de mon excursion nocturne.

Je le reconnus du premier coup d'oeil, et je restai comme fascinée.

— C'est donc bien vrai! m'écriai-je, saisie d'un tremblement qui ne fit qu'augmenter l'effroi de ma compagne; j'ai vu... j'ai entendu cela!

Puis avec une violence soudaine:

— Les vers, dis-je, les vers, ont déjà dévoré le corps du pauvre enfant!

— Calmez-vous, Suzanne, me dit Eugénie; je vous en prie, ma fille, calmez-vous!

— Combien y a-t-il de temps que je suis au lit? demandai-je.

— Trois semaines, me répondit la sage-femme.

Je levai les mains au ciel.

Que de choses on avait pu faire depuis trois semaines pour dépister mes recherches!

— Mais, repris-je, répondant à mes propres réflexions, la maison reste, l'escalier est là... l'escalier de vingt-deux marches.... la rampe a dû garder des traces de sang.... en bêchant la terre du jardin, on retrouvera du moins les pauvres petits ossemens de l'enfant!...

— Mais, au nom du ciel, m'interrompit Eugénie, c'est moi qui vous le demande maintenant, Suzanne: rêvez-vous ou parlez-vous selon votre raison?

Je levai mon papier.

— Voilà mon témoin! m'écriai-je, mon témoin contre moi-même, car je voulais douter... J'ai vu quelque chose de hideux.... non pas avec mes yeux, qui étaient bandés, mais avec mon âme, qui était libre... et il me semble que j'aurai un feu ardent dans la conscience tant que je n'aurai pas dévoilé le meurtre!...

— Le meurtre! répéta Eugénie, qui se rapprocha involontairement.

— Ecoutez! lui dis-je, je vais vous raconter...

— Non! pas à présent! s'écria-t-elle; le médecin a défendu... Vous vous fatigueriez...

— Qu'importe la fatigue! m'écriai-je à mon tour; ce secret-là m'étouffe... Je veux que vous m'écoutiez!

CHAPITRE VIII.

Suite de l'histoire de la rampe sanglante.

— Je vais défendre qu'on ne nous interrompe, me dit Eugénie.

— Vous avez raison, répondis-je, personne autre que vous ne doit entendre ce que je vais vous révéler.

Elle sortit. Pendant qu'elle était dehors, je pris instinctivement la résolution de lui cacher les noms qui rapportaient si étrangement mon aventure à sa propre histoire et à d'autres événemens qu'elle connaissait par moi:

Fis-je bien? Je ne sais. Je crois que les coups qui nous frappèrent ne pouvaient pas être parés par la prudence humaine.

Dès qu'elle fut de retour, je commençai. Dès

que j'eus commençé, le soin que je prenais de supprimer tout ce qui avait trait à elle me gêna.

Mon récit fut embarrassé, dénué de clarté, dénué surtout d'élément probant et d'intérêt.

Car, ce qui faisait l'intérêt de l'aventure, en dehors du crime lui-même, c'était cette lugubre espiéglerie, cette idée de jouer en assassinant et de placer Brodard en face de sa victime en un instant si solennel.

Ces noms d'Agost et de Rodolphe auraient fait tressaillir chaque fibre du coeur de la petite sage-femme. Le nom d'Elisa l'aurait bouleversée.

Elle écouta mon récit assez froidement.

— Ma pauvre chère enfant, me dit-elle, on voit bien que vous êtes novice. Je ne veux pas dire qu'il soit fort rassurant d'avoir tout à coup les yeux bandés et de se sentir entre deux inconnus dans un fiacre, à une heure du matin... Mais remerciez Dieu qu'ils n'aient rien tenté contre votre personne... Nous n'avons pas de défense: on nous dit de marcher, nous marchons.... Nous sommes exposées chaque nuit à des équipées de ce genre... Quant à ce meurtre, il me paraît bien problématique.... L'enfant a disparu pour aller avec sa nourrice; quoi de plus simple? Vous ne l'avez plus revu: c'est la coutume.... La mère l'a demandé en pleurant quand il n'était plus là, c'est la règle... Allons, vous voici harassée... je vous atteste sur mon expérience qu'il n'y a pas de quoi vous faire une once de mauvais sang!... Calmez-vous, dormez un petit somme, et ne songez plus à tout cela.

Vous dire l'impatience que j'éprouvais à lui entendre prononcer tant de paroles en l'air est chose impossible.

La réfuter me semblait une lassitude inutile.

Je me dis: Quand j'aurai la force, nous verrons!

Au bout de huit jours, j'avais la force.

Il y avait maintenant quatre semaines que j'étais au lit.

Le matin, en me levant, je dis à Eugénie:

— Sur ma conscience, calme comme je suis, libre d'esprit, guérie de corps, je vous jure qu'un meurtre a été commis devant moi... Voulez vous m'aider à en obtenir justice?

Je ne lui avais pas parlé de cela depuis huit jours.

Elle avait pu espérer que j'avais mis de côté mon idée fixe.

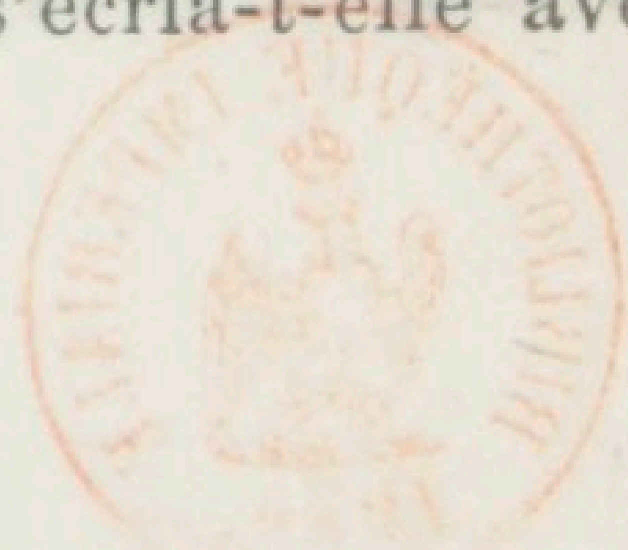
— Voyons, Suzanne, ma petite Suzanne, me dit-elle doucement, soyez raisonnable... Il n'y a pas l'ombre du bon sens à se mêler d'une affaire pareille... Si j'avais vu dans votre récit quelque apparence...

— Ma bonne Eugénie, l'interrompis-je, vous n'êtes pas juge.... ou plutôt, j'ai mal posé l'acte d'accusation... je suis sûre de ce que j'avance... Si je ne déchargeais pas ma conscience, je ne pourrais jamais dormir tranquille.

Elle haussa les épaules avec mauvaise humeur.

— Je vous demande si vous voulez m'aider, oui ou non? insistai-je.

— Non, mille fois non! s'écria-t-elle avec une



véritable colère; vous savez combien je vous aime, et votre entêtement prouve un mauvais coeur.... Je n'ai pas assez d'ennemis comme cela, n'est-ce pas?

— Ce ne seront pas de nouveaux ennemis que vous vous ferez! répliquai-je, non sans une certaine vivacité.

Elle comprenait tout et très vite. Elle me regarda.

— Vous m'avez donc caché quelque chose, Suzanne? dit-elle en se calmant subitement.

— Ma bonne et chère Eugénie, repris-je au lieu de répondre, puisque vous ne voulez pas m'aider, je travaillerai toute seule.

Je mettais mon châle et mon chapeau.

— Obstinée! murmura-t-elle en frappant du pied.

Elle mit aussi son chapeau et son châle.

J'étais déjà fâchée de n'être pas partie toute seule.

— Réfléchissez, lui dis-je; vous n'êtes pas forcée d'entrer en lice... Ce sont des êtres pervers et puissans... Vous n'êtes pas comme moi... vous n'avez rien vu...

— Etourdie et folle! s'écria-t-elle, tu crois que je vais te laisser aller seule!

Elle m'embrassa en me poussant dehors.

L'instant d'après, nous montions dans un fiacre, place des Victoires, et je disais au cocher:

— Rue du Banquier.

— Quel numéro, ma petite dame?

— Allez toujours... on vous arrêtera.



Ce n'était pas à Eugénie qu'il fallait expliquer bien longuement un plan comme le mien. Elle avait eu plus d'une aventure en sa vie. Elle devina du premier coup quel était mon dessein.

— Je t'ai tutoyée tout à l'heure sans le vouloir, dit-elle quand le fiacre fut parti; je continuerai: cela m'est plus commode... Fais de même si tu veux... Si tu ne veux pas, respecte-moi... Moi, vois-tu, il me semble que tu es ma fille!

Je me jetai à son cou, les larmes aux yeux. Mon coeur se serrait à l'idée du danger que peut-être je lui faisais courir.

Elle ne songeait plus à cela.

— Marchons! reprit-elle; il paraît que c'était écrit. Je suis bien aise de savoir comment tu t'en tireras avec tes chiffres... J'ai eu la même pensée une fois... C'est une pensée qui doit venir à tout le monde en pareil cas... Mais la mémoire... Il faut une mémoire véritablement diabolique!

— Je suis sûre de ne m'être pas trompée, dis-je.

— Cela ne suffit pas... Tous les chevaux de fiacre ne marchent pas de la même manière...

— Je remarquais justement, l'interrompis-je, que ceux-ci ont à peu près le pas des autres.

— Nous allons voir! nous allons voir! C'est un colin-maillard un peu prolongé!... Dans ma jeunesse, nous avions un jeu là-bas, à Saint-Philibert-en-Mauges. On se faisait bander les yeux, on prenait en main une gaule, et on marchait vers un oeuf de pie, posé par terre à douze pas... Quand on cassait l'oeuf d'un coup de gaule, on avait un sou... On ne le cassait pas souvent.

— Oui, répondis-je, mais vous marchiez vous-même, et la passion de gagner le sou vous trompait... Ici, ce sont les chevaux qui marchent... Enfin, nous allons voir!

Dans la rue Mouffetard, je lui montrai l'endroit où mon Belge chauve m'avait joué ce tour de tirer le timbre, non point pour arrêter, mais pour mettre au galop son attelage de rosses.

— Celui-là, du moins, dis-je, je le reconnaîtrai!

La petite sage-femme secoua la tête.

— Ce sont des gens adroits! murmura-t-elle comme en se parlant à elle-même; ils n'en sont pas à leur premier tour!

Au jour, cette rue du Banquier me parut plus triste encore et plus déserte.

— Dans ton idée, reprit Eugénie, où places-tu ta maison mystérieuse?

— Rue Saint-Lazare, répliquai-je, ou du moins aux environs, dans ces quartiers nouveaux où l'on bâtit la gare du chemin de fer.

Il n'y avait alors qu'un seul chemin de fer, qui était celui de Saint-Germain.

— Et tes raisons?

— J'ai eu deux descentes: j'ai passé deux ponts... j'ai trouvé une montée qui, selon moi, doit être celle de la rue des Frondeurs... Il m'a semblé traverser le boulevard, et une traite en ligne droite, pendant laquelle j'ai compté jusqu'à trois cents, pourrait bien être la rue Louis-le-Grand, prolongée, sauf un coude peu appréciable, par la rue de la Chaussée-d'Antin.

— Tu as un parti pris, m'interrompit Eugénie; cela te gênera.

— Oui, répliquai-je, mais j'ai un moyen de recouvrer toute mon impartialité.

Je tirai de ma poche un foulard que j'arrangeai en cravate, et je la priai de me le nouer sur les yeux.

— A la bonne heure, fit-elle, on ne peut rien t'apprendre.

Le fiacre était arrêté au milieu de la rue du Banquier. Nous fîmes descendre le cocher.

— Mon brave, lui dit Eugénie, il s'agit d'une gageure... Nous laissons la portière de devant ouverte .. madame, qui a les yeux bandés comme vous voyez, va vous commander la manoeuvre... Si vous marchez toujours d'un trot égal, tournant juste à son commandement, je vous promets un bon pour-boire.

J'entendis le cocher qui grondait en remontant sur son siége:

— Y en a tout de même qui n'ont rien à faire!

Il toucha ses chevaux. Après avoir compté jusqu'à cinquante-neuf, je commandai:

— A droite!

Je sentis que la voiture obéissait. Je comptai trente-trois.

— A droite encore!

— Bravo! dit Eugénie; les rues se trouvent juste à point.

— A gauche! m'écriai-je, après avoir compté cent-quatorze.

Il fallut faire quelques pas de plus pour trou-

ver une rue, mais, au bout de dix-sept nombres, on put tourner à droite.

J'étais sûre désormais de la précision de ma mécanique.

— Nous devons être sur un pont! dis-je au treizième détour.

— Nous sommes sur un pont, me répondit Eugénie.

— A gauche!... Nous voici maintenant sur un autre pont.

— C'est juste.

— Nous allons arriver: j'y engagerais ma vie!

— Ma foi, dit Mme Mutel, je commence à le croire.

Au bout de cinq minutes, je lui dis:

— Regardez à notre gauche s'il n'y a point un boulanger.

— Non, me répondit-elle, je n'en vois point.

— Regardez bien.

— Ah! si fait... dans l'enfoncement.

— Nous devons être aux environs de Saint-Roch, n'est-ce pas?

— Ah! pour cela non! s'écria Eugénie qui se prit à rire.

— Où sommes-nous donc?

— Derrière le théâtre de l'Odéon.

Je fus un instant déconcertée.

— Compte, ma fille, compte! s'écria Eugénie; tu vas te brouiller.

C'était déjà fait. Nous fûmes obligées de retourner en arrière jusqu'au dernier détour. En revenant ainsi sur nos pas, Eugénie me dit:

— Toute l'erreur vient des ponts... tu as cru traverser les deux bras de la rivière, et tu as traversé deux fois le même bras, une fois au pont de l'Archevêché, une fois au pont de Notre-Dame... Deux angles droits que tu n'as pas saisis... Cela suffit tout juste pour s'en revenir à Paris, quand on croit aller à Pontoise... Mais l'important n'est pas là: tu as une boussole; marche!

Je recommençai, en effet, à compter. J'avais mon papier en cas de manque de mémoire, mais je ne fus pas obligée de le consulter une seule fois.

Bien que je fusse un peu humiliée d'avoir pris la montée de l'Odéon pour la butte Saint-Roch, je ne perdis pas un instant confiance.

— Nous devons être auprès du but, dis-je à ma compagne au bout d'un quart d'heure; cherchez une usine à vapeur à gauche.

— L'usine y est: une fonderie de fer.

— Tournez à gauche... le pavé va cesser.

Le pavé cessa.

Je comptai jusqu'à vingt, et je dis:

— Halte!

La voiture s'arrêta aussitôt.

CHAPITRE IX.

Suite de l'histoire de la rampe sanglante.

J'arrachai avidement mon bandeau.

En regardant autour de moi, je vis une longue allée de grands arbres. Je ne connaissais pas ce lieu.

— Eh bien ! mes petites dames, demanda le cocher quand nous descendîmes, avez-vous gagné votre pari ?

— Vous aurez le pour-boire, répondis-je.

— Oh ! fit-il d'un air narquois, ce n'est pas pour ça, pensez !

— Nous sommes, me dit Eugénie, qui était pâle et fort émue, sur le boulevard des Invalides, au bout de la rue de Sèvres.

Il me semblait que mon coeur allait briser ma poitrine.

Vis à vis de nous, de l'autre côté du boulevard, c'étaient des guinguettes, entrecoupant des chantiers de bois à brûler. Au-delà de la rue de Sèvres, un couvent s'élevait Tout près de nous, à deux pas du fiacre, il y avait une élégante porte cochère, soutenue par deux pilastres surmontés de vases à fleurs.

Le pignon de la maison s'enclavait dans le mur, à gauche; à droite, c'était le jardin.

Mon premier regard fut pour le battant de la porte, où je cherchai la trace de ma main sanglante. La trace n'existait plus.

— L'endroit était trop apparent ! murmurai-je; c'est la rampe, qu'il faudrait voir !

Comme nous étions arrêtées, debout devant la porte, l'horloge d'un chantier voisin sonna midi.

Je serrai le bras d'Eugénie.

— J'ai entendu cette horloge-là sonner minuit, lui dis-je.

Au son de ma voix, deux grosses pattes de chien sortirent sous la porte, et un féroce aboiement retentit.

— C'est bien le chien, dis-je encore.

Puis, montrant avec assurance le pan de mur qui s'étendait à droite de la porte cochère, j'ajoutai :

— Ici, derrière, on a enterré la pauvre innocente créature.

Je parlais encore que la porte cochère s'ouvrit. Je n'eus que le temps de rabattre mon voile sur mon visage.

C'était mon Belge chauve qui ouvrait la porte.

— Ne restons pas là, dit Eugénie.

Nous fîmes semblant de nous promener.

Une calèche découverte sortit de la cour.

Elle contenait une femme de quarante-cinq ans environ, un vieillard à cheveux blancs, à l'aspect sévère et vénérable, qui portait la rosette de la Légion-d'Honneur, et une jeune fille souriante et jolie.

Les deux dames étaient en toilette de promenade.

Elles passèrent sans nous remarquer. Derrière la calèche, la porte se referma.

Nous restâmes plusieurs minutes immobiles et silencieuse.

— Que vas-tu faire? me demanda Eugénie.

— Celle qui vient de passer, répondis-je, c'est l'accouchée, j'en jurerais.... C'est elle qui a dit: Edmond! Edmond!

— Prends bien garde! fit Eugénie effrayée.

Mais je l'interrompis, et je repris d'un ton résolu:

— L'enfant est là... A qui s'adresse-t-on pour dénoncer un meurtre?

A deux heures, nous étions au parquet du procureur du roi.

Nous attendions depuis longtemps déjà.

On vint nous dire que M. le substitut nous priait d'entrer.

C'était un jeune homme très pâle, le front dégarni, l'oeil fatigué. Il était beau, mais sa physionomie ne brillait pas par la fraîcheur.

Il fut poli jusqu'au moment où nous déclinâmes notre qualité de sages-femmes. A dater de cet instant, il fut défiant et à la fois curieux.

Je lui fis ma déclaration en termes que je trouvai très clairs et très précis. Il prit quelques notes d'un air distrait.

Il était évident pour moi qu'il pensait déjà à toute autre chose lorsqu'il nous dit:

— Ces crimes d'infanticide se multiplient dans une proportion effrayante.... La morale, la religion, la loi...

Il s'interrompit, réfléchissant à temps qu'il n'y avait là personne pour l'entendre plaider.

— Et vous, madame? dit-il en s'adressant à ma compagne, n'avez-vous rien à déclarer?

— Mme Suzanne Lodin a fait ses études chez moi, répondit Eugénie; je lui sers de mère.

— Ah! fit le substitut, qui ouvrit un journal; alors, cela suffit.... Ces crimes d'infanticide se multiplient dans une proportion d'effrayante... Le glaive de la loi ne doit point rester au fourreau quand... Cela suffit, mesdames; vous serez appelées demain au cabinet de M. le procureur général.... C'est affaire de cour d'assises.... Il y a

peine de mort... Code pénal, art. 300: „Est qualifié infanticide le meurtre d'un enfant nouveau-né.“ Ibidem, art. 302: „Tout coupable d'assassinat, parricide, infanticide, empoisonnement, sera puni de mort...“ Notez que ces crimes d'infanticide se multiplient dans une proportion effrayante... Mesdames, vous pouvez vous retirer.... J'ai votre adresse? oui... J'ai l'honneur de vous saluer.

Nous nous levâmes. Il salua, remit son bonnet de velours, qu'il avait ôté, et reprit son journal.

Comme nous passions le seuil, il se ravisa.

— Voyons vos notes, dit-il; est-ce bien tout? Accouchement clandestin, opération faite dans l'obscurité. — Enfant refusé à la mère. — Cessation subite de tous cris. — Maison du crime retrouvée à l'aide d'un calcul très sérieux. — Rampe ensanglantée... Vous ne m'avez pas dit les noms des personnes...

— Je l'ignore, monsieur, répondis-je.

— Mais l'adresse, au moins, vous la savez?

— Depuis ce matin... La maison est située au no ... du boulevard des Invalides.

La figure du jeune substitut ne broncha pas, je dois lui rendre cette justice; mais ses jambes tressaillirent au point que ses deux genoux se choquèrent l'un contre l'autre sous son bureau.

Sa plume resta suspendue au-dessus du papier. D'où j'étais, je la voyais trembler dans sa main.

Cet homme faisait en ce moment sur lui-même un prodigieux effort.

Je le voyais, quoique les causes de cette étrange et subite émotion m'échappassent complètement.

Eugénie s'aperçut seulement que sa voix était légèrement altérée lorsqu'il dit:

— Cela suffit, mesdames... ces crimes d'infanticide se multiplient... L'instruction aura besoin de vous...

— As-tu vu?... me dit Eugénie quand nous fûmes dans le corridor.

— J'ai vu, répondis-je.

— Dieu veuille que tu n'aies pas tué du premier coup ta carrière, ma pauvre enfant!...

Le cocher eut son pour-boire et nous félicita.

Il n'y avait pas une demi-heure que nous étions rentrées, lorsque notre petite bonne nous annonça une visite.

C'était le substitut.

Il était tout de noir habillé, et raide dans sa cravate.

— Madame, dit-il, en s'adressant à moi, la justice ne peut avoir que des éloges pour une conduite semblable à la vôtre... Les crimes d'infanticide se multiplient, et nous avons dû user de diligence... Nos renseignemens sont pris... La maison du no ... boulevard des Invalides, appartient à M. le général C... Ne vous effrayez pas.. La loi est si haute et si forte que la position des accusés importe peu... Seulement, il faut agir avec prudence et célérité: dès demain, une descente de justice aura lieu... Jusque-là, pas un mot... Et si vous aviez quelques communications à faire au parquet, souvenez-vous qu'elles doivent m'être adressées personnellement: M. de Gérin; voici ma carte.

Il sortit. Sa carte resta sur la table. Elle portait:

„*Ed. de Gérin*, substitut du procureur du roi.“

Je restai longtemps les yeux fixés sur cette carte.

— C'est pair ou non! me dit Eugénie qui devinait le motif de cette préoccupation; il s'appelle peut-être Edouard.

Il était dit que nous verrions trois fois dans cette même journée le jeune et grave magistrat.

Nous avions eu fantaisie, pour dissiper nos idées sombres, de faire une petite débauche. On jouait la *Dame blanche* à l'Opéra-Comique; nous louâmes deux stalles.

Cette bonne et belle musique de Boïeldieu a le don de me récomforter comme un cordial.

Au moment où nous sortions toutes ragaillardies, sous le péristyle brillamment éclairé, j'entendis derrière moi une voix qui disait:

— Edmond est allé chercher sa voiture.

— Qu'as-tu donc, petite? me demanda Eugénie.

Il paraît que mon bras était devenu de glace.

— C'est elle! murmurai-je, prête à me trouver mal.

Eugénie se retourna. A deux pas de nous, elle vit les trois personnes qui étaient, le matin, dans la calèche découverte.

La belle jeune fille rose et rieuse, le vieillard à cheveux blancs, la femme de quarante-cinq ans.

— Il tarde bien! dit celle-ci.

Je reconnus la voix de mon assistante, la voix qui avait dit: „Malheureuse! veux-tu bien te

taire!" quand l'accouchée avait prononcé le nom d'Edmond.

— Le voici! le voici! fit la jeune fille; mais il ne nous voit pas... il est si myope!... Appelez-le, mon oncle!

— Edmond! prononça la voix mâle du vieillard.

Je ne me souvins pas de l'avoir entendue, la nuit dès l'accouchement.

Edmond, cependant, monta les degrés du péristyle.

J'eus bien de la peine à retenir le cri qui voulait s'échapper de ma poitrine.

Edmond était M. de Gérin, le substitut.

Le lendemain, je fus convoquée, *seule*, par lettre du parquet.

Eugénie voulut venir avec moi, mais elle dut m'attendre dans l'antichambre.

Lorsque j'entrai, M. Edmond de Gérin était en conférence avec son chef, M. le procureur du roi. Celui-ci, homme jeune encore, mais affectant un profond dédain de son extérieur, formait un entier contraste avec le pâle Edmond.

Le lecteur peut bien croire que désormais je n'attendais absolument rien de bon de mes démarches.

Ce hasard qui, pour moi, rattachai M. de Gérin, non pas au crime, mais aux coupables, laissait à la vérité trop peu de chance de se faire jour.

J'ai grande confiance en l'intégrité de la magistrature; mais, dans certains cas, les magistrats eux-mêmes se récusent, faisant la part des imperfections humaines.

Du moment que M. de Gérin ne se récusait pas purement et simplement, comme les causes qui eussent motivé cette abstention étaient un mystère pour tout le monde (même pour moi dans sa pensée), j'avais bien le droit de me défier de lui.

Si quelqu'un eût pu me rendre le courage qui allait m'abandonnant, c'était bien le rustique procureur du roi. Il avait l'air d'un brave homme dans toute la force du terme, autant que ce mot peut s'appliquer au parquet, dont la mission n'est réellement pas d'eêtre débonnaire.

Il était brusque; il semblait franc dans sa sévérité. Il avait un oeil sagace sous un front demi-chauve qui manquait peut-être un peu de développement.

Le point de jonction de ses arcades sourcilières faisait saillie, annonçant cette mémoire des objets extérieurs, qui est si nécessaire aux gardiens de la sûreté publique.

Si j'avais parlé d'abord à cet homme-là, les choses eussent tourné autrement.

— Très cher, disait-il à M. de Gérin au moment où j'entrais, je comprends fort bien, comme vous le répétez souvent, — avec raison, — que les cas d'infanticide se multiplient, et qu'il faut mettre ordre à cela... Il pourrait se faire, en définitive, qu'une des servantes du général eût essayé de cacher une faute au moyen d'un crime... Mais tout ceci me paraît tellement romanesque...

— Aussi n'ai-je fait aucune espèce de bruit, répondit M. de Gérin; j'ai pris le plan des lieux

chez mon propre architecte, qui, par hasard, se trouvait être celui du général.

— N'êtes-vous pas lié avec cette famille... un peu?

— Lié, non... mais en très bonnes relations.

— C'est cela que je voulais dire... Voyons le plan des lieux.

Gérin déroula un grand papier qu'il avait et le plaça sous les yeux de son chef.

En même temps, il me fit signe d'approcher.

— Elle est très jeune, comme vous voyez ajouta-t-il en me saluant de la main; l'autre est beaucoup plus âgée... Il y a peut-être quelque chose.

— Si vous parlez de Mme Mutel, ma compagne et mon amie, monsieur, dis-je, elle a fait tout au monde pour m'empêcher d'agir.

— Elle a eu tort! répliqua sèchement le procureur du roi; veuillez ne parler, madame, que quand on vous interrogera.

Il parcourut des yeux le plan qui lui était présenté.

— Par où seriez-vous entrée, madame, me demanda-t-il?

Et me regardant tout à coup:

— Vous êtes bien jeune, s'interrompit-il, pour être sage-femme?

— J'ai mon diplôme dans ma poche, répondis-je.

Il me fit signe de répondre à sa première question. Je montrai du doigt la porte cochère.

— Et ensuite? continua-t-il.

— Vous savez, monsieur, dis-je, que j'avais un bandeau sur les yeux...

— Et ensuite? répéta-t-il avec une visible impatience.

— Je tournai à gauche, répondis-je; le chien aboyait très loin de moi.... je montai un escalier...

— Un grand escalier?

— Au contraire... un fort petit escalier.

— Que vous disais-je! s'écria Gérin; les communs... tout cela s'est passé dans les communs!

Je n'avais rien à dire contre cela: c'était ma propre opinion.

Cependant, je sentais bien que Gérin tirait d'un fait vrai des conséquences mensongères.

Avant mon arrivée, il avait eu l'adresse de persuader à son chef qu'il s'agissait d'une servante.

Le procureur du roi venait d'avoir un sourire.

— Sachez, très cher, dit-il à son subordonné, si ma voiture est prête... Voulez-vous venir avec moi?... Non, n'est-ce pas? vos bonnes relations avec cette famille...

Gérin s'inclina et sortit.

Pendant son absence, le procureur du roi ne m'adressa pas la parole.

Quand Gérin fut de retour:

— Partons, madame, me dit-il.

Même silence pendant la route.

— Monsieur, lui dis-je, au moment d'arriver, au nom de Dieu! écoutez-moi.... Il n'y a peut-être plus de sang à la rampe...

— Ah! vraiment?... m'interrompit-il.

— Ecoutez-moi! Regardez bien en dessous...

Hier, on voyait encore l'endroit où la porte cochère a été lavée... Quant au corps de l'enfant, je suis bien sûre qu'il a disparu!

— Pourquoi?...

— Parce que... je n'accuse personne... mais la jeune fille ou la jeune femme que j'ai accouchée a prononcé un nom dans les douleurs.

— Quel nom?

— Edmond.

Le procureur du roi me jeta un regard si perçant que je baissais les yeux.

— Ah diable! fit-il.

Et ce fut tout.

CHAPITRE X.

Fin de l'histoire de la Rampe sanglante.

Le chef du parquet avait avec lui un commis greffier en bourgeois. Il fit demander le général. Ce fut la femme de quarante-cinq ans qui vint.

Le procureur du roi la salua comme une vieille connaissance.

— Madame la baronne, lui dit-il, ne nous effrayons pas, et tâchez que votre vaillant frère ne nous fasse pas d'algarade... Je ne viens pas ternir la gloire des armées françaises... Il faut seulement que je visite ce petit bâtiment qui est à gauche... et ce coin du jardin qui est à droite.

— Et pourquoi cela, monsieur? demanda Mme la baronne avec un peu de hauteur.

— Parce qu'il le faut, répondit le chef du parquet; donnez ordre à vos domestiques de m'obéir

et allez présenter mes hommages à votre charmante fille.

J'ai tout lieu de croire que madame la baronne me reconnaissait parfaitement, car elle ne faisait nulle attention à moi.

— Ne puis-je assister?... commença-t-elle.

— A quoi? demanda sévèrement le magistrat.

Mais madame la baronne était une femme de poids.

— A ce que vous allez faire chez moi, monsieur le procureur du roi, répondit-elle sans se déconcerter le moins du monde.

— Non, madame, répliqua celui-ci; j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

Il salua. Mme la baronne comprenait fort bien que cette enquête sous-main et dépourvue de caractère légal était un passe-droit en faveur de sa position. Elle se retira en grondant.

Le procureur du roi monta l'escalier. Je le suivis.

— Vingt-deux marches, dis-je; c'est bien ici.

L'escalier était fort obscur. Le procureur du roi jeta en montant un regard distrait sur la rampe. Nous traversâmes la première chambre: il y avait dedans quelques débris de caisses et de pots à fleurs. Dans la seconde, nous trouvâmes des bouteilles vides.

J'étais stupéfaite.

— Descendez, dit le chef du parquet au greffier; rapportez-moi une bougie.

Il atteignit son portefeuille et mouilla sa mine de plomb.

— Ces noms? me dit-il.

— Quels noms? demandai-je.

Il frappa du pied.

— Ces noms que vous avez entendus ici.

— Agost, Rodolphe, Edmond.

— Vous aviez parlé de Brodard-Peyrusse?

— C'est Rodolphe...

— Comment savez-vous cela?

Il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu que je ne lui racontasse l'histoire de la somnambule. Je n'osai.

— La façon dont je l'ai appris, répondis-je, ne prouverait rien à vos yeux... Mais hier soir, M. de Gérin était à l'Opéra-Comique... Il est allé chercher la voiture du général dont la nièce l'a appelé par son nom: Edmond...

Le greffier revenait. Le procureur du roi prit lui-même la bougie; il regarda le dessous de la rampe et fit tomber avec l'ongle une écaille noirâtre qu'il mit dans son portefeuille.

Nous passâmes dans le jardin, sous les platanes. Le procureur du roi fit les cent pas le long du mur.

— C'était bien ici? me demanda-t-il.

— C'était bien ici, répondis-je.

Il frappa deux fois le sol de son talon. La première fois, le talon enfonça; la seconde fois non.

— Mes respects à ces dames, dit-il brusquement au domestique qui nous suivait.

Et il partit.

Il n'y avait pas de chien dans la niche, et nous n'avions point rencontré mon Belge chauve.

— Je ne sais pas ce que je ferai, grommela-t-il comme en se parlant à lui-même... il y a ce sang... mais le corps du délit doit être enlevé.

— Madame, ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous avez fait votre devoir et prouvé un très remarquable intelligence... Si l'on vous inquiétait, adressez-vous à moi...

Il y avait huit à dix jours que ces choses étaient passées, lorsque nous vîmes dans les journaux que M. D... (notre procureur du roi) était nommé procureur général près la cour de Toulouse. Nous n'entendîmes plus parler de l'instruction.

Vis-à-vis de chez nous, rue de la Jussienne, il y avait un petit café d'où nous faisions venir notre chocolat, le matin.

La femme du café nous dit vers cette époque qu'un mauvais sujet, qu'elle nous dépeignit et que je crus reconnaître pour l'agent d'affaires Testulier, était venu ivre chez elle, avait proféré des menaces contre Mme Mutel, qu'il accusait d'avoir tué une pauvre folle nommée Elisa.

Et quand la femme du café lui avait demandé ce que c'était que cette Elisa, l'ivrogne avait répondu:

— Elle a plus de mille francs de rentes que vous n'avez de sous vaillant... Et je connais quelqu'un qui paierait bien cher pour... Mais, motus! mêlez-vous de vos affaires!

Ceci n'eut pas de suite, pour le moment.

J'ai à raconter une toute autre histoire dont

les conséquences devaient changer complètement la face de ma vie.

Depuis quelques jours, le voisin qui demeurait sur le même carré que nous, occupant l'ancien appartement de Marc Bonnin, trois chambres et une petite cuisine, avait déménagé.

Je me souviens que les nouveaux locataires entrèrent en jouissance le jour même où nous apprîmes le changement de mon procureur du roi. Je ne le vis point, mais Mme Mutel me parla d'eux en manifestant la crainte d'avoir désormais des nuits peu tranquilles.

Ces nouveaux voisins étaient des comédiens de province: le mari et la femme. La pauvre Eugénie, qui avait le sommeil difficile, se plaignait par avance du tapage qu'ils feraient.

Mais si mauvaise idée qu'elle se fût faite de ce ménage, l'événement dépassa de beaucoup ses craintes. La chambre à coucher des deux artistes confinait à la chambre à coucher de Mme Mutel. Jusqu'à une heure du matin, on entendait un bon bruit de noces et festins: la comédienne était avec tous ses amis, comme Mme de Framboisy. Vers une heure et demie, le mari rentrait.

Le mari avait trouvé un engagement dans un des théâtres du boulevard.

Aussitôt le mari rentré, c'étaient des querelles éclatantes, des scènes à réveiller toute la maison. La comédienne avait dix ans de plus que son époux, comme cela se fait généralement.

Elle était méchante comme une jeune première.

Elle battait le pauvre diable d'artiste, et quand

elle l'avait bien battu, elle poussait des cris de détresse, l'accusant d'avoir porté la main sur une femme enceinte!

Mme Mutel entendait tout cela. C'était un enfer. Elle parlait déjà de changer de logement.

Je lui proposai de prendre sa chambre. J'avais mon sommeil de vingt ans qui eût bien bravé des querelles et des batailles de comédiens accouplés venant des quatre-vingt-six départemens de la France!

D'ailleurs, j'étais rarement à la maison pendant la nuit. La santé d'Eugénie devenait mauvaise et je tâchais, autant que possible, de lui épargner les grandes fatigues. Je ne dormais guère que le jour.

Un matin que nous déjeunions ensemble (je n'étais rentrée que deux heures après minuit), Eugénie me raconta je ne sais quelle scène atroce qui lui avait procuré une nuit blanche. La comédienne avait dû lancer les meubles à la tête de son mari, tant ç'avait été un effroyable tintamarre!

Elle n'accusait que la femme, maintenant. Le mari, disait-elle, supportait toutes ces avanies avec une patience d'ange.

Elle ignorait leur nom; mais, occupée d'eux comme elle l'était, elle avait cherché à les voir.

— Il faudra que je te les montre, me dit-elle, c'est curieux!... Le mari est un tout jeune homme. Je n'ai fait que l'entrevoir, mais il me paraît charmant. La femme est une de ces caricatures de vieilles lorettes avec cachemire du temps, bijoux faux, rides mastiquées, voile noir, épais comme

un masque, et petit chien pendu à un cordonnet rouge... Elle est sur le point d'accoucher... Dieu veuille que nous n'ayons pas sa pratique!

— Ce qu'il y a de plus drôle, reprit-elle, c'est la double voix qu'elle a: une petite voix de sucre et de fleur d'oranger pour les nigauds qui la viennent voir en l'absence de son mari, et une voix d'ogresse pour jurer et sacrer mieux qu'un templier quand ce malheureux jeune homme est à la maison...

On vint la chercher comme nous achevions de déjeuner. Je restai seule.

Je me couchai toute habillée sur mon lit. J'étais bien lasse, et pourtant je ne pus dormir.

On rapporte tout à soi, c'est la nature humaine. Ce n'étaient certes pas les querelles du ménage voisin qui m'occupaient. Je m'étonnais même de l'attention que ma bonne Eugénie accordait à ces choses; mais, involontairement, je faisais un retour sur moi-même, et je me disais:

— Faut il qu'il y ait des gens malheureux dans cet état de mariage où d'autres trouveraient un si parfait bonheur!

D'autres voulait dire moi.

L'état de mariage signifiait Gustave.

Gustave était pour moi le mariage, l'amour, la félicité tranquille.

Je ne pouvais voir Gustave que mon mari, et le mariage avec un autre que Gustave c'était la chose impossible.

Vous avez tous eu votre rêve. Bienheureux si vous l'avez encore. Je parle de cette chère et

douce pensée sur laquelle l'esprit se repose le soir comme sur le plus moelleux des oreillers.

Je parle de cet horizon rose qui fait, dès qu'on le veut, l'aube au millieu de la nuit même.

Je parle de ce tableau bien-aimé auquel chaque jour on ajoute une touche, de ce poème chéri qui a son chant nouveau chaque soir.

C'est un rêve. Dieu veut rarement qu'il se réalisé.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Qu'est le rêve réalisé? Que devient la rose cueillie?

Ce qui est beau sur cette terre, c'est l'espoir; ce qui est délicieux, c'est le désir.

Ce qui est sublime, c'est la jeunesse, toute faite de désirs et d'espoirs!

La vie marche, réalisant ce fatal symbole du Juif errant, qui ne peut s'arrêter. Le but atteint est déjà le but dépassé. Que voit-on des choses que l'on dépasse? L'envers. La vieillesse est triste, parce qu'elle voit l'envers de tous ces buts qu'elle a successivement atteints pour les dépasser ensuite.

Elle a voulu, ne fût-ce qu'une fois, s'accrocher à quelque sommet conquis. Elle n'a pu. Elle sait ce que valent les conquêtes.

Elle va ne se pressant plus sur la route vaine et vide. La route est longue derrière elle et toute semée de joies dont l'envers est en deuil.

Oh! que je la voyais belle et radieuse, cette vie à deux, pourvu que le second fût Gustave!

Comme le temps, c'est-à-dire le bonheur me semblait infini!

J'étais jeune, il était jeune. Nous avions devant nous un trésor d'années heureuses.

La richesse, je n'y songeais guère ; la pauvreté, je ne la craignais point. Je me souvenais de Gustave courageux et fort, je me sentais forte et courageuse.

On travaille. A deux, c'est encore du plaisir.

Et, ce matin, mon rêve me revenait, prenant pour point de départ la guerre intestine de ce ménage voisin.

Etant donné l'enfer, quoi de plus facile que de construire au-dessus le paradis?

Je voyais un petit appartement tout simple, mais si propre! — Trois chambres et une cuisine, si vous voulez, comme celui de notre carré.

Un petit salon pour recevoir les amis de Gustave, une salle à manger avec deux couverts, les jours où Gustave n'inviterait personne, — et notre chambre à coucher.

Je la voulais coquette, fermée à tous les yeux indiscrets, mystérieuse comme un petit temple.

Je la voulais tendue de bleu. C'est ma couleur. — Et j'avais voué d'avance l'enfant que Dieu nous donnerait à cette nuance, qui est la livrée de la mère de Dieu.

On prie Dieu en flattant sa mère.

Un guéridon pour mon ouvrage, un bureau pour Gustave. Entre deux, le berceau.

Ils se disputaient, nos voisins. — Voyez-vous Gustave rentrer et moi courir au devant de lui? Voyez-vous, au dessus du berceau où l'enfant sourit, nos deux têtes souriantes?

Suzanne, si c'est une fille; Gustave, si c'est un garçon. Je veux un garçon; mais, si c'est une fille, tant mieux tout de même.

D'où viens-tu? qu'as-tu fait? as-tu pensé à moi? Et tout le soir pour la longue causerie sur le tête à tête étroit où je n'ai voulu que deux places

. . . .

La petite domestique entra doucement.

— Dormez-vous, madame? demanda-t-elle tout bas.

— Non... Pourquoi?

— Une lettre... une lettre pour vous.

Je ne recevais jamais de lettres.

Je fus tentée de me fâcher de ce mystère. J'étais si avancée dans mon rêve de petit ménage que je m'indignai de cette cachotterie qu'on voulait faire à Gustave.

Vrai, ces paroles me vinrent aux lèvres:

— Je n'ai point de secret pour mon mari...

Elle eût bien ri, la petite servante!

Je pris la lettre. L'adresse portait:

„A Mme Lodin, chez Mme Mutel, sage-femme."

L'écriture de la lettre, élégante et fine, m'était tout à fait inconnue.

On eût presque dit une écriture de femme.

La petite domestique me regardait curieusement.

— C'est bien, lui dis je.

Elle sortit, après avoir toutefois essuyé, lentement, avec son tablier, ma table où il n'y avait point de poussière.

La lettre était ainsi conçue:

„Madame,

„Vous portez le nom d'une personne que j'ai beaucoup aimée, d'un parent, je dirai même d'un autre moi-même.

„Je n'ai aucun titre à la faveur que je vous demande, sinon mon grand désir de me rapprocher de vous et de parler de lui.

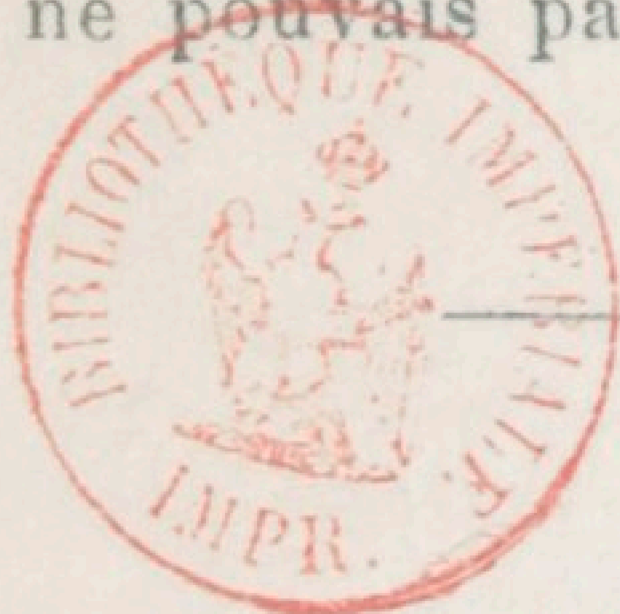
„Aujourd'hui, à une heure, je me promènerai aux Tuileries, terrasse du bord de l'eau.

„Si vous y veniez, vous pourriez compter sur tous les respects de celui qui fut l'ami de votre mari et qui donnerait beaucoup pour devenir le vôtre.

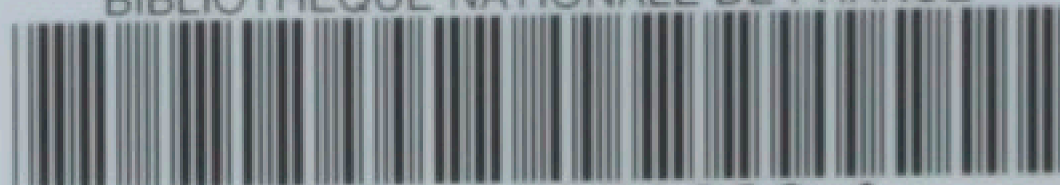
„Adolphe Danicourt.“

Je lus cette lettre trois fois.

La troisième fois je me levai. Ma tête tournait. Je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes.



Imprimé chez Edouard Krause à Berlin.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971890 4